

GWEN LE TALLEC

TARAN

LE CRI DE LA FALAISE

POUR TARAN, LE PIRE EST À VENIR.

Le Cri de la Falaise

Polar

Gwen Le Tallec

Réalisation de la couverture : Ludovic Metzker

I-S-B-N : 9798826848234

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation

Réservés pour tous pays.

Dépôt légal : Juin 2022

Du même auteur

Taran Ombres de mer – Polar, 2021.

Taran FACE B – Polar, 2021.

Taran BUNKER – Polar, 2020.

Survivre au lendemain – Capitaine Orianne Sorens – Polar, 2020.

Taran, l'île du sang – polar, 2020.

Lune de cendre – polar, 2019.

Lilou – polar, 2018.

Taran, 7 cœurs – polar, 2018.

Taran, polar – 2017.

L'anse brisée – Thriller, 2016.

Lilou, Trois jours à Barcelone – roman dramatique, 2016.

Lilou, Week-end à Londres – roman dramatique, 2017.

Les carnets de Lilou – recueil de nouvelles, 2017.

J'ai 21 ans et je veux vivre – roman historique, 2016.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Ce récit est une œuvre de pure fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

OceanofPDF.com

Je ne t'ai jamais dit
Mais nous sommes immortels

Pourquoi es-tu parti avant que je te l'apprenne

Le savais-tu déjà ?

Avais-tu deviné ?

Que des dieux se cachaient sous des faces avinées.

Immortels – Alain Bashung

OceanofPDF.com

16 Septembre 2023 – Maternité de Saint-Malo.

– Poussez Madame ! Poussez ! crie la sage-femme.

Maud, épuisée, le regard désespéré, m'implore. Je suis impuissant et j'enrage.

– POUSSEZ !

Maud hurle :

– TA GUEULE !!!

La tête du bébé sort. La soignante, une jeune femme en blouse rose, offusquée, me propose néanmoins avec professionnalisme de regarder. Je décline... Le sang, j'en ai vu beaucoup dans ma carrière lors de scènes de crime mais là, c'est au-dessus de mes forces. Je pourrais tourner de l'œil. Cela ferait bon effet !

Le commissaire Taran Courteline s'effondre lors de l'accouchement de sa femme, le lieutenant Maud Bartolli.

Dans toute cette confusion, ces fluides corporels et ce sang, perdu comme un enfant seul dans la forêt, je perçois les timides cris du petit être qui sort du ventre de Maud. Je reste figé un instant. On me tend des ciseaux pour couper le cordon ombilical. Je m'en saisis machinalement, les scrute puis m'en sers pour séparer ma fille du corps de ma femme. Giulia est née en pleine nuit à l'hôpital de Saint-Malo, sans que nous soyons réellement préparés, surtout moi...

Maud m'a réveillé cette nuit vers deux heures pour me dire qu'elle avait de grosses contractions. Je lui ai répondu que cela allait passer. Il est clair que les hommes ont plus d'expérience que les femmes dans ces moments-là.

Maud ne m'a pas écouté et s'est levée pour s'habiller et se saisir de sa valise prête depuis au moins quatre mois.

– Tu m'emmènes ou je dois y aller seule ?

Surpris, j'ai sauté dans mes habits. Sharko, sentant qu'il se passait quelque chose d'anormal, couinait étrangement en remuant la queue, comme un gars qui s'est brûlé en tournant une brochette sur son barbecue. J'ai hésité à prendre mon arme de service mais j'en ai conclu qu'elle ne me serait pas utile dans les heures qui allaient suivre.

Soudain Maud, en pleurs, m'a lancé :

– Tu te rends compte Taran ! On va avoir un bébé !!!

Oui je m'en rendais compte et j'avais besoin d'un café pour intégrer cette nouvelle. J'ai gardé pour moi cette envie sentant que Maud et ses hormones ne seraient pas réceptives.

– Oui, c'est incroyable mon amour ! Au fait, tu as vu les clés de ma DS ?

Maud m'a regardé d'un air courroucé.

– Ne me fais pas ça, je t'en prie !

Rassuré, je les ai retrouvées sous un magazine. Nous avons eu à peine le temps de dire au revoir à Sharko que nous étions déjà dans la voiture.

– Tu démarres ? s'est écriée Maud, impatiente.

Nous sommes partis par une nuit sans lune, sous des trombes d'eau, comme des voleurs dans les rues désertes de la ville close de Saint-Malo. Dix minutes plus tard, Maud était prise en charge par le personnel médical de la maternité et moi je restais comme un idiot dans une salle d'attente, éclairée d'une lumière scialytique identique à celle d'une salle d'autopsie de l'institut médico-légal.

Maud est ma compagne depuis trois ans. Au grade de lieutenant de police, elle fait partie de mon équipe d'enquêteurs au commissariat de Saint-Malo en tant qu'experte en criminalité et en profilage. Quand j'ai été nommé premier flic ici, j'ai vite compris que cette ville, tranquille en apparence, ne

l'était pas et que les malfrats étaient légion dans le secteur. Au cœur de la Bretagne, Saint-Malo est notamment une plaque tournante pour les trafiquants de drogue qui traînent derrière eux un cortège de délinquants plus ou moins dangereux. Le port maritime de Saint-Malo est un atout pour ce genre de trafic à l'instar de celui de Brest ou de Marseille.

Sorens et Hugo complètent le groupe. Orianne Sorens, trentenaire, brune aux cheveux longs, jolie et athlétique, est arrivée il y a deux ans de la BRP de Paris. Elle a eu un passage difficile, son mari lui-même capitaine de police aux stupés est mort dans des conditions douteuses. Elle s'est réfugiée avec sa fille Charlotte à Saint-Malo et c'est comme ça que je l'ai rencontrée et recrutée. C'est une femme intelligente qui n'a peur de rien et c'est un tireur d'élite. Je lui dois cent fois la vie notamment lors de l'affaire Meref.^[1] Le Brigadier Hugo Darcourt m'accompagne depuis le début. Ce jeune policier, sorti de l'école de police de Saint-Malo est doué pour pister les truands. Son apparence de grand benêt avec sa tignasse blonde lui permet de se fondre dans tous les milieux. Il entretient un réseau d'indics impressionnant et extrêmement précieux pour nos enquêtes.

– Monsieur Courteline ?

– Oui !

– Vous pouvez venir. Votre femme est en salle de travail.

J'ai avalé avec difficulté ma salive. Après avoir enfilé une blouse verte et coiffé une belle charlotte en papier, j'ai suivi la dame en rose dans le dédale des couloirs rose de la maternité jusqu'à la pièce qui a fait de nous des parents.

Après l'avoir lavée et lui avoir prodigué les premiers soins, la sage-femme dépose notre fille aux côtés de Maud qui rit et pleure en même temps.

– Tu es tellement belle ma fille.

Il est clair que c'est le plus beau bébé du monde. Minuscule, elle a les yeux noirs et est complètement chauve. Son passage par le col de l'utérus a sculpté sa tête en forme d'œuf mais le personnel médical nous a rassurés en précisant que c'était momentané. Elle est étrangement calme et je ne peux pas m'empêcher de penser que la tempête approche.

BANCO !

Giulia a dû m'entendre et nous apprécions pleinement le timbre de sa voix. Elle a faim, c'est certain. Une auxiliaire de puériculture me tend ma fille et un biberon en m'invitant à m'installer dans le fauteuil de la chambre. Je ne suis pas sûr d'intégrer toutes les consignes de l'aide-soignante mais je me lance finalement ou plutôt, c'est ma fille qui prend les choses en main en aspirant la tétine du minuscule biberon. Elle se calme enfin... Je lève la tête et tombe sur le regard amoureux de Maud.

Je suis papa... Soudain, je me mets à chialer comme un gosse sous le regard curieux de Giulia. Elle fait aujourd'hui partie des personnes que j'aime le plus au monde et cela me donne une sacrée responsabilité. Je m'évade dans mes pensées et m'assoupis.

Quelques instants plus tard...

– Monsieur ? Monsieur ?

Je me réveille. Giulia n'est plus là ! Je panique et puis je l'aperçois dans un berceau en plastique transparent. Elle dort tout comme Maud.

Je reviens vers le visage disgracieux de l'aide-soignante qui m'a secoué.

– Votre téléphone portable. Il n’arrête pas de sonner !

Je le sors de ma poche pour consulter les appels manqués en m’excusant. Sorens a tenté de me contacter cinq fois. C’est certainement urgent. Je me lève le plus silencieusement possible et quitte la chambre.

– Sorens ?

– Désolée de te déranger dans la nuit mais on a un problème.

– Maud vient d’accoucher... Je suis l’heureux papa d’une petite Giulia.

– Ouah ! Félicitations chef ! Et surtout félicitations à Maud ! Tu veux que je gère avec l’équipe ?

– Dis-moi.

– Bon... Des ados squattaient la plage aux Puces pour faire la fête. Ils ont découvert, dans l’ancien abri de bateau, un homme pendu par les pieds, la gorge tranchée. Une patrouille a sécurisé les lieux. Je pars sur place avec Hugo. La scientifique devrait arriver sous peu.

Je regarde ma montre ; 5h30...

– La plage aux Puces, tu dis ?

– Oui, à côté de Rothéneuf, sur la commune de Saint-Coulomb. Tu situes l’endroit ?

– Ouais.

Je coupe la communication et entre aussi doucement que je suis sorti dans la chambre de mes deux amours. Je m’approche de Maud et l’embrasse sur le front. Elle ouvre un œil.

– Je dois partir... Homicide.

Ses yeux fatigués me fixent intensément.

– Veinard... Tu me raconteras. Promis ?

– Oui, bien sûr.

Je l'embrasse langoureusement sur les lèvres puis je caresse délicatement la joue de ma fille.

Quand deux flics se mettent à faire des enfants, ils savent que rien ne se fera comme les autres couples. Il faut l'accepter ou renoncer...

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Quand je sors de la maternité, il fait encore nuit. Je profite de cet instant de solitude pour me griller une cigarette. La pluie a cessé et les nuages se sont effacés pour laisser place à un beau ciel étoilé. Je savoure ce moment où le monde ne s'est pas encore réveillé.

Ensuite, je démarre ma DS et décide de passer prendre Sharko à l'appartement avant de me rendre sur la scène de crime. Il est aux anges. Juste avant de sauter dans la voiture garée dans la cour intérieure, il en profite pour arroser d'un jet d'urine le paillason de Madame Chotard, ma voisine. J'espère qu'elle ne m'en voudra pas car nous aurons besoin d'elle pour assurer, non seulement la garde de Sharko, mais aussi maintenant celle de Giulia pour des instants en amoureux. Je décide de prendre la route de la côte. Je suis heureux...

Dix minutes plus tard je me stationne, entre une voiture de police et le van de la scientifique, sur le bas-côté de la petite route qui mène à la plage aux Pucés. Sharko s'échappe déjà. Rapidement il n'est plus qu'un point noir sur la grande plage. La mer s'est retirée du havre du Lupin et une odeur de vase me chatouille les narines. Les collègues me saluent et m'indiquent l'endroit de la découverte du corps. À une centaine de mètres, je vois la fourmilière s'activer autour de la scène de crime.

Un jeune homme en uniforme de police vient à ma rencontre. Je suis surpris quand il m'adresse la parole :

- Bonjour Commissaire, je suis Arthur Denieul, votre stagiaire.
- Comment ?
- Je suis en formation à l'école de police de Saint-Malo et affecté en stage dans votre commissariat.
- Ah oui... Je vous ai trouvé le meilleur tuteur, le Capitaine Sorens.

– Oui elle m’a dit. Je suis ravi de...

Impatient, je m’éloigne sans l’écouter en lui lançant :

– Désolé jeune homme, j’ai rendez-vous avec un cadavre. Si vous pouvez jeter un œil sur mon chien, je ne voudrais pas qu’il s’égare.

Prenant un air ahuri, le jeune policier acquiesce de la tête.

Sorens et Hugo m’aperçoivent et viennent à leur tour à ma rencontre.

– Bonjour Taran. Je vois que tu as fait connaissance avec le stagiaire.

– En effet. Je lui ai demandé de surveiller Sharko. On verra s’il est à la hauteur de la tâche. Alors c’est quoi le menu ?

– La scientifique termine le boulot. Un homme caucasien, la quarantaine, nu et pendu par les pieds dans le hangar derrière nous, avec la gorge tranchée. On ne l’a pas encore identifié.

J’examine le hangar d’où sort un rail. Un petit wagonnet rouillé est planté à une trentaine de mètres de la sortie.

– C’est quoi ce truc ?

Hugo intervient.

– Le hangar abritait pendant la seconde guerre mondiale une vedette rapide allemande chargée de surveiller la côte d’ici à Cancale et d’intercepter les navires alliés s’approchant trop près. A la libération, l’embarcation a été détruite par les américains et les lieux sont tombés à l’abandon. Cela reste un vestige de la présence militaire allemande à l’instar des bunkers qui jalonnent la côte d’Emeraude.

– Merci Hugo pour cette page d’Histoire. Je vais aller saluer notre défunt.

En entrant dans le bâtiment, tagué de toute part, je croise Patricia Narco, le médecin légiste.

– Bonjour Commissaire. Tu as un client bien ficelé !

En observant de plus près le cadavre, je remarque en effet que ses mains sont attachées dans le dos par un serflex. Le sol en terre battue est maculé

du sang de la victime.

– Bonjour Patricia. Tu en penses quoi ?

– Oh ! D’après les premières constatations, il a dû être pendu par les pieds, tard en soirée ou très tôt ce matin, pour être ensuite égorgé. Il est donc mort ici. Il a aussi une aiguille d’environ 10 cm plantée entre les yeux, certainement une signature. Je ne sais pas encore si elle a été enfoncée quand l’homme était vivant ou post mortem. Je vous en dirai plus sur les circonstances précises de sa mort après l’autopsie. Par ailleurs, je crois que nos collègues de la scientifique ont des traces papillaires visibles, notamment sur le sol. Il y a au moins une personne qui a laissé l’empreinte de sa chaussure dans le sang de la victime.

– Une aiguille ?

– Oui ! Cela doit être une aiguille utilisée pour coudre les matelas, il me semble.

– Bien, merci Patricia.

Soudain, la légiste me regarde avec un air amusé :

– Il paraît que tu es papa ?

Interloqué, je lui réponds :

– Tu es déjà au courant ?

– Les informations circulent vite dans le milieu, Commissaire. Je te félicite, même si je pense que nous aurions formé un beau couple.

– Tu trouves ? Le flic et la légiste ! C’est morbide, non ?

– Ouais... Enfin quand deux flics font un enfant, cela n’augure jamais quelque chose de bon.

– Tu veux dire quoi ?

– Rien ! Je te laisse à ton cadavre. Bye Bye beau gosse !

Je lui fais un signe de la main et vois Sharko arriver en trombe, pourchassé par le jeune policier qui m’a accueilli.

Hugo prend des photos de la victime sous toutes ses coutures pendant que Sorens s'entretient avec le chef de la PTS^[2]. J'observe la scène de crime. D'après Narco, le type est mort ici. Il est donc arrivé conscient dans le hangar. Le meurtrier l'a attaché par les pieds et l'a hissé à l'aide d'une poulie que je distingue. Pour sa mise en scène, il l'a déshabillé et lui a planté cette longue aiguille dans la tête. Je m'approche pour voir la victime de plus près. Il a une calvitie et une cicatrice sur la joue qui doit dater de plusieurs années. Il était relativement athlétique, aux alentours de 80 kg pour 1,80 m, à mon avis. Il était certainement en capacité de se défendre mais il n'y a apparemment pas de signe de lutte. Le ou les agresseurs, soit le connaissaient, soit le menaçaient d'une arme. La flaque de sang ne fait apparaître qu'une trace de semelles, je pencherais plutôt pour une seule personne.

Le corps est décroché avec respect et déposé dans un sac mortuaire. Il sera dépecé à la morgue... Je pense à Giulia. La mort n'accepte aucun répit.

Nous avons passé la matinée à chercher l'identité de la victime. Hugo est le meilleur de l'équipe dans ce genre de mission. Après avoir inséré les empreintes digitales du cadavre dans le FAED^[3], un nom est sorti : Gaëtan Caron. Âgé de 49 ans, il a été jugé pour agression sexuelle à l'encontre de sa secrétaire en 2019. Sur cette base, nous avons pu reconstituer rapidement la vie de la victime. Il était cadre dans une entreprise de transport, située dans la zone d'activité de la commune de Saint Jouan à côté de Saint-Malo. Il a été licencié suite à cette affaire. Sa femme a demandé le divorce, et s'est tirée avec les deux enfants dans la région de Rennes. Lui vivait actuellement dans un petit HLM dans le quartier de la Découverte. Il faisait des petits boulots notamment en bossant comme marin sur les bateaux de pêche.

Avec Hugo et le jeune stagiaire, nous partons rendre visite au patron qui l'embauchait depuis trois mois, un certain Marcel Varage. Sorens poursuit, quant à elle, les recherches sur Caron. Elle doit contacter la mère du défunt qui séjourne dans un foyer logement à côté de l'hôpital. Sharko reste avec Sandrine Novak, sa meilleure amie après moi et accessoirement la responsable du service accueil au commissariat.

Nous arrivons sur le port de pêche en fin de matinée. Je stationne ma DS sur le quai à côté de la criée. Il fait beau et le soleil nous chauffe le visage en cette fin du mois de septembre, cela change de la nuit dernière quand nous sommes partis pour l'accouchement. Nous cherchons le patron du « One Mor Beer », un petit chalutier qui pratique la pêche côtière. Il pose des casiers afin d'attraper des araignées et des homards. Un vieux marin ridé, à la peau burinée, nous indique le point d'amarrage du bateau en crachant à dix centimètres de la chaussure droite d'Hugo.

Tout semble calme autour de l'embarcation.

– Il y a quelqu'un ? crie Hugo.

Pas de réponse. Je décide de monter à bord. Soudain mon instinct m'alerte d'un danger. Je mets la main sur la crosse de mon Sig Sauer en faisant signe à Hugo de rester en retrait. Le jeune stagiaire ne comprenant pas, l'interpelle :

– Il y a un problème Hugo ?

– Ta gueule et planque toi ! lui répond mon collègue avec agacement.

Il n'en faut pas plus pour voir le stagiaire sauter sur des casiers empilés, qui, sous le choc, valdinguent dans un énorme fracas.

Sidérés par tant de bêtise, nous regardons Arthur Denieul vautré dans les filins. Je n'ai pas le temps de l'engueuler qu'un type, arme au poing, sort du cockpit, me bouscule et canarde Hugo. Celui-ci, afin d'éviter les balles qui fusent, et d'un geste désespéré, plonge dans l'eau noire du port.

Agile, le type saute sur le quai et s'enfuit sans demander son reste. Je me relève et tire en direction du fuyard. Il est déjà trop loin, c'est peine perdue. Soudain le jeune Arthur m'interpelle en enlevant ses chaussures.

– Commissaire ! Hugo n'est pas remonté !

Il plonge dans l'eau glacée. Je m'apprête à le rejoindre mais il remonte déjà à la surface avec Hugo, inconscient. Je saute du bateau et l'aide à le hisser sur le quai. Hugo ne respire plus, je pratique immédiatement les premiers secours en demandant à Arthur d'appeler de l'aide. Après trente secondes de massages cardiaques, mon collègue tousse et crache de l'eau. Il respire difficilement mais il respire...

– Putain, tu m'as fait peur...

Il demande avec une voix faible :

– C'était qui ce type ?

– Je ne sais pas Hugo. Mais on a évité le pire.

Je regarde le petit stagiaire et lui lance :

- Tu t’es bien débrouillé, on dirait !
- Merci Commissaire. L’été, je suis sauveteur sur les plages de Berk.
- T’es Ch’ti ?
- Non, je suis originaire de Biarritz ! Mon père a été muté par sa boîte dans le Nord, il y a une dizaine d’années.
- Hugo te doit la vie... Bienvenu chez nous, petit.
- Merci Commissaire.

Sachant qu’Hugo est hors de danger, je décide d’aller fouiller le bateau de pêche. Je sors mon pistolet de son holster, enjambe le bastingage et m’introduis dans l’habitacle. Je suis immédiatement saisi par une odeur de gasoil mêlée à celle du poisson pourri. Je me retiens pour ne pas vomir et respire par la bouche. C’est un capharnaüm sans nom. Le propriétaire est certainement atteint du syndrome de Diogène^[4] pour accumuler autant d’objets et de détritrus. J’avance difficilement jusqu’à la proue où se situe une cabine, séparée par une porte en bois, fortement détériorée par l’humidité. Celle-ci est entrouverte. D’un coup de pied, je l’ouvre et découvre le cadavre d’un type foudroyé par la balle qui lui a traversé la tête. L’homme d’une soixantaine d’années est allongé sur un tas de filins imprégnés de sang. La victime est en tenue de marin pêcheur avec une vareuse et un pantalon de ciré noir. Je parie qu’il s’agit du patron, Marcel Varage.

Je contacte immédiatement les collègues de la scientifique et demande des renforts pour fouiller le chalutier. Je sors en respirant un grand coup. Je reste sur le pont et m’allume une cigarette en regardant le ciel bleu. Un goéland passe à quelques mètres de moi pensant que ma clope est de la nourriture. Au dernier moment, conscient de sa méprise, il pousse un cri strident et bifurque en reprenant de l’altitude.

Je lui lance :

- Charognard !

Hugo part dans l'ambulance pour faire des examens, pendant que la PTS installe son matériel afin de passer au crible le chalutier.

– Ça te dirait d'assister à une autopsie ?

Arthur me regarde surpris et enthousiaste :

– Bien sûr, Commissaire !

– Bon, on va s'arrêter manger avant car il faut avoir le ventre plein pour assister à ça. Je t'emmène dans ma cantine, le bar restaurant *le Muguet*. C'est juste en face du palais de justice, rue Hélène Boucher.

Le jeune stagiaire embarque dans ma voiture en pensant sûrement que je suis un type bizarre. Mais il est certainement trop respectueux de la hiérarchie pour me le dire.

Sur le chemin, je lui demande :

– Comment ça se passe à l'école de police ?

– Très bien ! J'ai hâte de devenir policier.

– Tu aimes la vie en communauté ?

– Comment ça ?

– Tu dors sur place, non ?

– Ah ! Non, une partie de l'internat est en travaux. On nous a dispatchés dans les hôtels alentours. Je suis à l'hôtel Gambetta^[5] pour ma part. La patronne, Sylvie, est super sympa. On est deux dans une grande chambre, c'est cool.

– J'connais un peu cet hôtel. Un ami de passage, le commandant Costa, s'était installé là-bas. On avait commencé au bar au pastis à 19h. A 23h on

y était encore ! Il y avait une sacrée ambiance. Nous avons hurlé toute la soirée des chants de marins avec une bande d'anglais en goguette.

J'ai l'impression de radoter en présence de ce jeune policier. Il va falloir que je me reprenne.

Nous nous garons juste en face du *Muguet*. Le menu du jour est indiqué sur une pancarte hors d'âge : *pâté de tête vinaigrette et bœuf carottes*^[6]. J'espère que cela ne va pas me porter la poisse. J'ouvre la porte. Une petite clochette annonce notre arrivée et immédiatement, tel un tsunami, la voix de Myriam nous engloutit.

– COMMISSAIRE !!!

Je lui souris en faisant un geste pour qu'elle se calme mais peine perdue...

– VOUS ÊTES VENU AVEC VOTRE FILS ???

La salle, bondée, est accrochée à mes lèvres.

– Non... Il s'agit d'un policier stagiaire.

– Ah oui ! C'est vrai vous n'avez pas d'en... Et votre MAUD ??? Elle accouche quand ? Vous savez j'ai déjà acheté un petit cadeau pour le bébé.

– C'est très gentil, Myriam. Je vous tiendrai au courant, ne vous inquiétez pas.

Déjà que Maud avait malencontreusement avoué que nous attendions une fille à Myriam, il m'est impossible d'annoncer à une cinquantaine d'inconnus la naissance de Giulia. Je profiterai d'un moment plus tranquille pour le dire à ma tenancière préférée.

– J'ai tellement HÂTE ! Je vais me remettre au tricot pour lui faire une petite robe, en plus du petit cadeau que j'ai dégoté dans une braderie. Comment vous allez l'appeler déjà ?

– Cela reste un secret Myriam... Je vous l'ai dit cent fois.

– Oh ! C'est pas grave ! Je suis sûre que vous allez lui donner un beau prénom.

Elle s'approche de mon oreille, j'ai instinctivement un mouvement de recul.

– Je ne vais pas vous manger même si ce n'est pas l'envie qui.... Bref ! J'aime bien Clitorine. Les vieux prénoms reviennent à la mode, vous savez ?

– Très joli en effet, dis-je en tentant de rester sérieux. On peut s'installer ?

– Oui bien sûr ! Votre table est toujours prête ! J'arrive avec mon calepin !

Nous traversons la salle, redevenue bruyante. Myriam me réserve chaque jour une table un peu à l'écart des autres pensant que mes conversations avec les collègues doivent rester confidentielles pour les besoins d'une enquête.

Arthur me suit en silence, l'air amusé.

– C'est marrant ici ! Elle vous aime bien la patronne.

– Elle est adorable. Elle a payé cher^[Z] le fait de me connaître mais elle n'est pas rancunière.

Myriam, dégoulinante de sueur, s'approche de notre table afin de prendre la commande.

– Je vous mets deux menus du jour, Commissaire ?

Je regarde Arthur qui ne semble pas emballé.

– Vous avez un steak-frites ? demande-t-il.

Myriam le fusille du regard. Mon collègue prend la mine d'un ado qui vient de se faire choper par sa mère à mater un film porno.

Myriam se tourne vers la cuisine :

– GINO !!! Menu enfant pour le gosse qui est avec le Commissaire !

Penaud, Arthur susurre un « merci ». Je souris en le regardant. Il est attachant ce jeune homme. Je m'imagine avec Giulia dans vingt ans. Soudain je panique. J'aurai 66 ans !!!

Myriam s'inquiète :

– Ça va Commissaire ? Vous êtes tout blanc.

Je me ressaisis.

– Oui merci. Je vais prendre le menu du jour mais vous pouvez me mettre des frites à la place des carottes ?

Je ne veux pas tenter le diable en invoquant un « bœuf-carotte ».

Myriam, vexée et sans un mot, repart vers la cuisine en faisant trembler le sol comme le ferait un troupeau de gnous fuyant à la vue d'un prédateur. Des verres se renversent sur son passage. Un client, ne connaissant pas le phénomène, tente de protester.

Myriam approche son visage du type qui doit avoir une tête de moins que la tenancière et hurle :

– FAIS PAS CHIER MINUS !!!

Devenu subitement sourd et sentant que toute la salle le regarde, le type se rassoit avec un sourire gêné.

Quelques instants plus tard, Myriam s'est calmée et nous dépose un pichet de Merlot sur la table sans nous demander si nous souhaitons autre chose.

OceanofPDF.com

6

– Dites Commissaire, vous ne pensez pas que nous aurions dû accompagner Hugo à l'hôpital ?

Je le scrute avec intérêt.

– Tu sais petit. Si tu deviens policier, tu dois savoir que la priorité c'est l'enquête. Tu auras des collègues blessés voire morts qui viendront parasiter tes investigations. Un bon flic c'est celui qui ne s'arrête pas tant que le criminel n'est pas derrière les barreaux. Moi, j'ai pour principe de toujours foncer quoiqu'il en coûte. Tu piges ?

– Oui... Je pense comme vous, dit-il pensif.

– C'est bien. Tu dois toujours avoir en ligne de mire ton objectif.

– Bien, Commissaire.

Myriam revient avec les entrées en s'écriant :

– Deux pâtés de tête au vinaigre pour le Commissaire !

Je la remercie et nous sers un verre de Merlot, sans qu'Arthur n'ait eu le temps de décliner.

– Vous venez seul ici ?

– Oui souvent. J'ai besoin de me ressourcer et de réfléchir et c'est le meilleur endroit que j'ai trouvé surtout quand je suis sur une enquête. Il faut également reconnaître que mes collègues n'ont pas la même sympathie pour Myriam. Je regrette qu'ils ne l'apprécient pas à sa juste valeur. Ils préfèrent manger des sandwichs et des kebabs au bureau.

Le jeune policier sourit.

– Pourquoi tu souris ?

– Avec tout le respect que je vous dois, je ne m’imaginais pas le célèbre Commissaire Courteline venir se restaurer ici.

– Tu as tort petit. « Ici » comme tu dis, ce sont les vrais gens : ceux qui triment la journée, qui viennent manger, boire et rire le midi avant de retourner au boulot. Et puis, tu sais ? C’est dans cet endroit que j’ai souvent eu le déclic pour résoudre une enquête.

Nous dégustons le pâté de tête sans dire un mot, baignés dans le brouhaha de la salle. Je reçois un texto d’Hugo qui me dit que tout va bien et qu’il rentre au commissariat.

Myriam nous dépose un plat de frites maison et le bœuf sans carotte. Soudain, je surprends Arthur regarder d’un drôle d’air le fond de la salle.

– Tu as repéré quelque chose ?

Surpris et gêné que je me sois aperçu de son attitude furtive, il plonge la tête dans son assiette.

Au moment de payer, machinalement je balaie la salle du regard et ne vois que des gens qui mangent et boivent en parlant fort, rien de particulier.

Une fois monté dans ma DS, Arthur, d’un air malicieux, me dit :

– Il y avait une fille super belle dans le restaurant.

Il me fait penser à moi à son âge...

Je me gare sur le parking qui donne juste à l'entrée de l'institut médico-légal. Nous pénétrons dans l'ancre de la mort et je sens derrière moi, le jeune policier, peu rassuré.

– Ça va ?

– Oui Commissaire.

C'est Patricia Narco qui nous accueille, le seul médecin légiste de la côte d'Emeraude.

– Taran ! Chaque jour j'espère un nouveau crime pour que tu puisses pousser la porte de l'IML.

– Tu abuses, Patricia.

– Oh grand fou ! Qui est ce jeune homme ?

– Je te présente Arthur. Il est policier stagiaire. Il était avec nous sur la scène de crime.

– Pauvre petit... Tu n'as pas fini de voir des morts et de traîner tes pieds à la morgue. Ceci dit cela fait vingt ans que je fais ce métier et je dois dire que ces lieux me manqueront quand je devrais partir en retraite.

– Dans trente ans, j'imagine ? m'exclamé-je.

Elle me regarde avec des yeux de biche comme si j'étais un Paris Brest et me susurre à l'oreille :

– Charmeur...

Arthur est aux anges et se délecte de cette scène de séduction dans ce lieu improbable.

Soudain, Narco redevient cette légiste austère, reconnue nationalement par ses collègues. Elle nous invite à la suivre.

Après avoir enfilé une blouse verte en papier, coiffés d'une charlotte, nous entrons dans une pièce où git le corps de Gaëtan Caron, éclairé par une lampe scialytique puissante. L'assistant de Narco a préparé les outils qui vont permettre à son chef de découper proprement le cadavre. Il quitte la salle avec un air de mépris. A l'IML, on n'aime pas les vivants, on préfère les morts. Arthur a refusé de se mettre sous les narines une pommade au camphre, destinée à supporter l'odeur de putréfaction. Il regrette déjà. Il tente de respirer dans sa manche mais cela ne semble pas suffisant. Je souris de le voir jouer au dur alors que ce n'est qu'un gosse. Pourtant je sens aussi chez lui une grande maturité ou plutôt une sorte de détermination. Je suis persuadé qu'il fera un bon flic avec le temps.

Narco démarre son exposé macabre en dépeçant le macchabée.

– Homme, entre 40 et 50 ans, caucasien. Sa gorge a été tranchée nette. La plaie est profonde, certainement l'œuvre d'un couteau de boucher, bien aiguisé. C'est sans nul doute, la cause de la mort.

Elle examine l'aiguille plantée entre les deux yeux et la retire avec une pince. Cela fait un bruit de succion écœurant. Elle mesure l'objet, la trempe dans un produit que je n'identifie pas.

– C'est donc une aiguille de matelas de 12 centimètres. Elle a été enfoncée dans le crâne post mortem. Ce qui me fait dire que c'est une signature. A vous d'en trouver la signification.

Je regarde Arthur qui semble dubitatif.

Narco sort un thermomètre et l'enfonce profondément dans le rectum. Quelques instants plus tard, elle le retire et poursuit :

– Compte tenu de la température du corps et du processus de rigidité cadavérique enclenché, j'estime la mort entre 2h et 3h cette nuit. Cela confirme mon diagnostic de ce matin sur la scène de crime.

Arthur, à notre grande surprise, intervient :

– Comment faites-vous pour estimer l'heure de la mort ?

Narco le fixe comme si c'était la première fois qu'elle le voyait.

– Merci de t’intéresser petit. Le corps après la mort perd environ un degré par heure, même si cela peut varier en fonction de la température extérieure ou du lieu de découverte du corps. En l’occurrence dans cette situation, nous avons retrouvé le corps dans un hangar ouvert sur l’extérieur. Les nuits, en ce moment, sont plutôt douces, donc les facteurs extérieurs n’ont pas interféré sur ce processus. Je vais faire des analyses complémentaires mais je suis quasiment formelle.

Narco, sans attendre de réponse de notre part, se saisit d’un scalpel et incise en profondeur le cadavre en formant un « V » de la tête aux pieds. Instinctivement, Arthur et moi reculons d’un pas. La légiste tire sur la peau du malheureux et fait apparaître les côtes, dans un champ de chair rouge et noire. Elle dépose son outil pour prendre cette fois-ci une espèce de cisaille ou de sécateur qui lui permet de couper assez facilement les côtes. A l’aide d’un écarteur, elle ouvre le corps du supplicié et, après un court examen, en retire les organes. Elle extrait alors l’estomac, le soupèse puis analyse le contenu du bol alimentaire et s’exclame :

– Ce type a mangé des fruits de mer avant de mourir ! Le veinard !

Il n’en fallait pas plus à Arthur pour se sentir mal. Il perd connaissance et s’écrase sur le sol en carrelage blanc de la salle d’autopsie. Je me précipite pour l’évacuer sous les rires maléfiques du médecin de la mort. Dans le couloir, je l’installe sur un banc et lui donne une gifle. Il reprend conscience.

– Ça va Arthur ?

Il est dans le brouillard mais me fait un signe affirmatif de la tête.

– Je te laisse ici et j’y retourne. Généralement pour leur première autopsie, les personnes sortent ou vomissent très rapidement. Tu as tenu plus longtemps, tu as été très courageux.

Je le laisse avec des images d’horreur dans la tête.

A mon retour, Narco s’exclame :

– Taran ! Je crois que j’ai découvert quelque chose d’intéressant !

Elle bascule le corps sur le côté et me montre sa nuque.

– Regarde ! Il y a un point noir comme s’il avait été piqué ici.

– Et ?

– Cela voudrait dire que son assassin l’a peut-être drogué avant de le tuer.

– Intéressant. Tu pourras me confirmer ça ? Et me dire quel type de drogue ?

– Oui bien sûr en espérant qu’il reste des traces dans ses organes et son sang. Les analyses toxicologiques nous le diront.

– Merci Narco, j’en ai vu assez pour aujourd’hui. Tu devrais avoir un autre client sous peu. C’était un patron pêcheur qui embauchait Gaëtan Caron ici présent. Il s’est pris une balle qui lui a explosé la tête, c’est pas beau à voir mais tu as l’habitude. Il faudra me communiquer également les résultats de son autopsie.

– Chouette ! Les affaires reprennent ! Avec plaisir, Monsieur le Commissaire de mes rêves.

Je lui souris en fuyant cet endroit lugubre.

OceanofPDF.com

Nous arrivons au commissariat. Arthur est encore groggy par son expérience à l'IML. Quand j'ouvre la porte, Sharko me saute dessus en jappant. Le jeune policier en profite pour courir aux toilettes, finir ce qu'il avait commencé à la morgue. Sorens déboule dans le hall d'accueil la mine grave.

– Taran, on a du nouveau sur le type qui a tué Marcel Varage. Il a été serré par une patrouille du côté de Châteauneuf.

– Comment l'ont-ils repéré ?

– J'avais donné une description sommaire du gars à l'équipe : brun, longiligne, habillé avec un jean, un blouson en cuir et des baskets rouges. Ce sont ses pompes qui l'ont fait tomber ! Les collègues ont rapidement fait le rapprochement. Ils n'ont pas retrouvé l'arme sur lui, mais il avait cent grammes de cocaïne dans sa besace.

– Il doit maudire ses chaussures.

– Il est où le stagiaire ?

– Aux toilettes... Une sombre histoire d'autopsie.

– Oui, je vois. Son bizutage... dit-elle amusée.

– Même pas. Je perçois chez lui un gros potentiel.

– N'oublie pas que c'est mon stagiaire, Monsieur le Commissaire.

Je ne réponds pas, mais lui demande :

– Il est où le junkie ?

– La patrouille nous le dépose dans dix minutes.

– Je suis allée interroger la mère de Gaëtan Caron au foyer logement des Brindilles.

– Alors ?

– Pas grand-chose. Elle ne s’est jamais remise du divorce de son fils. Elle dit que c’est à partir de ce moment qu’il a commencé à changer de comportement. Il est devenu agressif et triste. Il venait néanmoins assez souvent la voir mais restait très peu de temps. Il faisait des petits boulots et elle se souvient bien qu’il lui avait dit qu’il était marin pêcheur depuis quelques mois. Il s’entendait bien avec son patron et il avait des perspectives pour s’associer avec lui.

– Il avait des amis, une copine ?

– Depuis peu il fréquentait une fille, semble-t-il. Mais elle n’en sait pas plus.

– Pas de nom ?

– Non. Une fille blonde et menue. Il lui disait souvent qu’elle était sa petite fée du soleil.

– C’est joli...

– On va faire des recherches pour la trouver. Côté connaissance, c’était un peu le désert depuis sa séparation. Sa mère ne lui connaissait pas d’ami proche.

– Autre chose ?

– Oui, c’est un enfant adopté. Il n’a jamais souhaité retrouver ses parents biologiques et il semblerait que c’était un bon gars.

– Ok, merci Sorens.

Hugo nous rejoint dans le hall.

– Comment vas-tu Hugo ?

– Bien, merci Commissaire. Je vais pouvoir remercier Arthur, je crois que je lui dois la vie. Il est où d’ailleurs ?

– Aux toilettes ! Quand tu l’auras retrouvé, on file tous en salle de réunion, y compris Arthur, pour faire le point sur l’enquête. On interrogera le junkie

ensuite. Vous me le mettez dans une cellule au frais en attendant.

OceanofPDF.com

Juste avant d'entrer en salle de réunion, je reçois un appel du responsable de la PTS^[8].

– Comment vas-tu Harold ?

– Bien Commissaire. Je vous contacte parce que nous avons fait une découverte intéressante sur le bateau de Marcel Varage.

– Dites-moi.

– Sous tout le bordel amassé dans la cabine, nous sommes tombés sur une trappe dissimulant des pains de cocaïne.

– Intéressant. Cela donne un mobile à son meurtre.

– C'est clair ! Nous avons sorti de la cachette cent kilos de drogue. Il y en a pour au moins 6 millions d'euros.

– Merci Harold. Vous avez autre chose ?

– Pas vraiment. Nous avons fait des prélèvements mais nous aurons des difficultés à extraire des traces papillaires dans ce tas d'ordures. Je vous tiens informé.

Je raccroche et annonce à mes collègues :

– La scientifique vient de retrouver 100 kilos de cocaïne au fond du chalutier ! Cela nous fait un sérieux mobile pour les meurtres de Caron et de Varage. Je vous propose de reprendre les faits depuis ce matin. Hugo, tu commences ?

– Oui Commissaire. Ce matin une bande d'adolescents en goguette a alerté la police suite à la découverte d'un homme pendu par les pieds dans un hangar désaffecté sur la plage aux Puces à Saint-Coulomb. La victime est Gaëtan Caron, 49 ans. L'homme a été égorgé et il avait une grosse aiguille plantée entre les yeux. Il n'y avait pas de trace de lutte sur la scène de

crime, ce qui laisse à penser qu'il est arrivé sur les lieux de son plein gré. Il est séparé et il a deux enfants. Sa femme l'a quitté en 2019 suite à l'agression sexuelle de sa secrétaire. Il bossait dans une entreprise de transport à Saint Jouan. Il a été fiché au FAED, c'est comme ça qu'on l'a identifié. Depuis, il vit de petits boulots et ne voit que rarement ses enfants. Il a été embauché comme marin, il y a 6 mois par un patron pêcheur, Marcel Varage. Celui-ci a été retrouvé ce matin, tué d'une balle dans la tête. Son meurtrier est à priori un jeune junkie qui était sur le bateau quand nous sommes arrivés. Il nous a tiré dessus et, si je puis me permettre, je dois la vie à Arthur qui m'a sauvé de la noyade...

Nous nous tournons tous vers le jeune stagiaire pour le féliciter.

– Sorens ?

– La scientifique a donc retrouvé une grosse cargaison de cocaïne sur le bateau, ce qui laisse à supposer que les deux hommes auraient été exécutés par des rivaux pour cette raison.

J'approuve de la tête.

– Concernant la vie de Caron, Hugo a déjà pointé l'événement qui a fait basculer sa vie du côté obscur. Apparemment, c'est un gars qui morflait depuis sa séparation. Il était dépressif et pouvait être agressif quand il picolait. Il aurait une copine, nous tentons de l'identifier. A noter qu'il a été adopté vers l'âge de 13 ans par la famille Caron.

– Merci Capitaine. Bon, la piste d'un règlement de compte entre trafiquants de drogue est fort probable. Nous allons interroger le junkie pour en savoir plus. Reste que l'aiguille retrouvée entre les deux yeux de Caron m'intrigue. C'est une signature, c'est certain. Par contre, aucune mise en scène pour Marcel Varage.

– Certainement parce que les assassins ont été pris de court, lance Arthur.

Nous le fixons tous avec intérêt.

– Développe.

– Pour Gaëtan Caron, cela semble prémédité mais par contre pour le patron pêcheur, le meurtrier n’avait pas trop le temps d’une mise en scène. Cela conforte, je pense, la piste des trafiquants de drogue.

– Pourquoi tuer Caron avant Varage ? demande Hugo.

Le jeune stagiaire semble sécher sur cette question.

– Peut-être parce que c’est lui qui a merdé. C’était la cible de trafiquants et Marcel Varage n’est qu’un dommage collatéral, propose Sorens.

– Possible... Hugo, tu mobilises tes indices pour vérifier la piste de la drogue. Tu embarques Arthur. Sorens et moi allons interroger le type de ce matin.

Nous pénétrons dans la salle d'interrogatoire. Le junkie doit avoir à peine 20 ans, il semble terrorisé. Nous nous installons face à lui. Le policier qui le surveillait quitte la pièce. Nous restons silencieux quelques instants pour faire monter la pression et ça marche.

– Je n'ai rien fait ! J'vous jure ! pleure le gosse.

– C'est bien toi qui nous as tiré dessus ce matin, non ?

– J'ai paniqué. J'croyais que vous étiez les types qui ont tué Marcel.

– Tu le connaissais ?

– C'est mon oncle...

Surpris, je lui demande :

– C'est quoi ton nom ?

– Brice Varage.

– Pourquoi tu n'as rien dit à nos collègues ?

– J'avais peur. Les types qui ont fait ça vont faire le ménage et je dois faire partie de leur cible.

– Pourquoi tu dis ça ? De qui parles-tu ?

– Je dealais pour mon oncle... Sauf qu'il s'est installé sur le territoire des Pirates noirs, c'est comme ça qu'on les appelle.

J'interroge Sorens de la tête. Elle intervient.

– Ce sont des trafiquants qui officient depuis peu de l'autre côté de la Rance entre Dinard et Saint Briac. On les surveille de près. Ce sont des gars qui viennent des quartiers chauds de Rennes et ils sont plutôt du genre violent, si tu vois ce que je veux dire.

- Tu faisais quoi sur le bateau de ton oncle ?
 - Je venais m’approvisionner. Quand j’ai vu le corps de mon oncle, j’ai flippé. Le revolver était déposé juste à côté de lui. Je l’ai pris quand je vous ai entendu dehors. Vous connaissez la suite... Je ne voulais blesser personne, je ne suis pas un meurtrier.
 - Juste un dealer, poursuit Sorens.
 - Oui...
 - Il trafiquait depuis longtemps ton oncle ?
 - Non... Il avait des problèmes d’argent. La pêche, cela ne paye plus alors, avec son nouveau pote Gaëtan, ils ont accepté de travailler pour un trafiquant de Jersey. Marcel s’approvisionnait là-bas et il alimentait un réseau de dealers du coin.
 - Tu en fais partie ?
 - Moi je suis nouveau et je ne connais pas les autres. C’est Gaëtan Caron qui faisait le lien avec les dealers. C’est lui qui nous a foutu dans la merde...
 - Pourquoi « foutu dans la merde » ?
 - Parce que mon oncle n’aurait jamais osé seul. Si je le retrouve, je le bute.
 - Inutile de prendre cette peine, il a été découvert ce matin, la gorge tranchée.
- Le gosse accuse le coup...
- Merde... Ils vont tous nous buter...
 - Ne t’inquiète pas, tu seras protégé ici, lui répond Sorens.
 - Vous croyez vraiment ?
- Sur ces mots, nous nous levons et quittons la salle. Je demande au collègue de le ramener dans sa cellule.
- Cela pourrait expliquer la mise en scène du meurtre de Caron.

– Ouais, me répond laconiquement Sorens.

– Je vais contacter le procureur pour le tenir informé des événements. Je veux qu'on monte une opération rapidement pour démanteler ce réseau de trafiquants. Contacte Adèle^[9] pour l'articulation avec la Gendarmerie et je veux le RAID sur le coup.

Les Pirates noirs... Ces types ne sont même pas foutus de savoir qu'à Saint-Malo, il n'y avait que des Corsaires. Ils vont le regretter.

Après avoir tenu informé le procureur, je m'apprête à repartir à la maternité quand je reçois un appel du médecin légiste.

– Du nouveau Narco ?

– Je commence le découpage du vieux pêcheur. Par contre, je viens d'obtenir les résultats toxicologiques de Caron.

– Et ?

– Il a reçu une forte dose d'opiacés naturels dans le corps, certainement de l'opium.

– Cela veut dire qu'il a été drogué avant qu'on le tue ?

– Oui et suffisamment pour qu'il soit doux comme un agneau que l'on va égorger.

– Merci Narco. Tu me recontactes si tu as du nouveau pour Marcel Varage.

– Les premières constatations me font dire que ton client est mort brutalement d'une balle dans la tête. Aucune piqûre dans le cou ou quoi que ce soit.

Elle raccroche sans attendre ma réponse. Narco restera toujours une énigme pour moi.

Je récupère Sharko qui était affalé derrière le comptoir, repu par les friandises que le brigadier Novak lui a données.

– Il va devenir énorme si vous continuez à le gaver de cochonneries, Sandrine !

– Mais non Commissaire ! Il est vraiment adorable. Si je pouvais l'adopter, je le ferais.

– Promis s'il m'arrive quelque chose, il sera à vous !

Novak, surprise par ma répartie, me regarde sortir du commissariat, se demandant si c'est une bonne nouvelle ou pas.

Sharko grimpe à l'arrière de la DS pendant que je termine en deux taffes ma cigarette. Il faudra qu'un jour j'arrête de fumer... Giulia a besoin d'un père vivant et en bonne santé. J'écrase mon mégot dans le cendrier que j'ai fait installer sur le parking du commissariat afin d'éviter qu'il ne devienne une décharge à ciel ouvert. J'ai d'ailleurs eu les félicitations de l'adjoint au Maire en charge de l'environnement, Patrick Groniecki qui a insisté pour inaugurer l'installation. Je me rappelle tandis que ce jour-là, l'élu faisait son discours, Sharko est venu uriner sur le pied du cendrier, sous les flashes de la presse locale. Monsieur Groniecki est parti dans un fou rire interminable. Malheureusement, l'homme est décédé quelques jours après.

En hommage, le Maire a décidé de renommer la rue de la Gaité à Paramé, la rue Patrick Groniecki^[10].

Je reprends la chaussée du Sillon pour admirer la mer d'émeraude scintillante et virevoltante. Le vent est fort et les kites surfeurs sont de sortie en cette fin d'après-midi. Le spectacle de ces voiles multicolores dansant sur ce diamant mouvant, est grandiose. Je ne prête pas immédiatement attention à la moto qui arrive à toute allure derrière moi. Ce n'est qu'au dernier moment que je sens le danger. Je donne un coup de volant pour déstabiliser le passager de la moto tenant à sa main un pistolet mitrailleur. La rafale fait exploser mes vitres du côté gauche. Les balles fusent juste au-dessus de nos têtes. Alors que Sharko s'est réfugié entre les deux sièges à l'arrière, je pile pour m'arrêter. Je sors mon Sig Sauer de son holster et m'éjecte de la voiture. Je vise mais la moto est déjà trop loin et la circulation est dense à cette heure-ci.

Je peste !

Je contacte immédiatement mes collègues pour isoler la scène afin que nous puissions rapidement retrouver les douilles de l'arme. Plusieurs conducteurs sont déjà sortis de leur véhicule ne sachant pas s'ils doivent courir ou m'aider. Je montre ma carte de police pour rassurer tout le monde et fais sortir Sharko qui se colle à mes jambes, encore apeuré par ce qui vient de se

passer. Je regarde ma DS. Elle a morflé mais elle survivra. Mon garagiste se fera un plaisir de la remettre en état.

Sorens et une patrouille de police arrivent cinq minutes plus tard sur les lieux.

– Tu es blessé Taran ?

– Non je ne crois pas.

– Ton visage est en sang sur le côté gauche.

Je touche de la main ma tempe et comprends que les éclats de verre de la vitre m’ont touché. Un médecin pompier vient m’ausculter et nettoyer mes plaies.

– Il vous faudrait trois points de suture.

– Ce n’est rien, merci.

Je m’adresse à Sorens, l’air grave :

– Je veux que la PTS se mette au travail. Je vais coincer les salauds qui ont fait ça à ma DS.

– Tu crois que c’est en lien avec notre enquête ?

– Aucune idée... Tu sais, je commence à avoir pas mal d’ennemis dans le coin. Heureusement, ils sont pour la plupart soit en prison, soit six pieds sous terre.

– Tu veux une protection ? On a une équipe de spécialistes depuis peu.

– Oui je sais... Mais inutile, je vais me débrouiller.

– C’est surtout pour Maud et le bébé, insiste Sorens.

Je n’avais pas pensé que ma famille pouvait être aussi en danger...

– Ok, mais fais discret s’il-te-plaît. Je te pique ta bagnole. J’ai promis à Maud de passer. Je te laisse Sharko.

– Prenez soin de vous.

Sorens me regarde différemment depuis ce matin. Il faudra que je lui demande pourquoi.

OceanofPDF.com

En arrivant sur le parking de la maternité, je distingue un attroupement à la sortie de l'hôpital. En fait, ce n'est pas un attroupement ! Les gens fuient ! J'ai un mauvais pressentiment. Je me stationne n'importe comment, devant l'entrée. Des gens courent et passent devant moi. Leur visage ne trompe pas, ils sont terrorisés... Je réussis à arrêter une infirmière affolée pour lui demander :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Des hommes armés ! réussit-elle à dire.

Puis elle s'échappe.

Mon téléphone vibre. En le sortant de ma poche, je découvre que c'est Maud qui tente de me joindre.

– Maud ?

– Taran ! Ça tire dans tous les sens ici ! Qu'est-ce qui se passe ?

– Il faut que tu te caches avec Giulia.

– Quoi ?

– Je viens d'être informé qu'il y a un forcené dans l'hôpital.

– Merde Taran, je viens d'accoucher !

– Je suis désolé... Il faut que tu prennes notre fille et que tu te tires d'ici ! Je suis en bas, je vais entrer.

– Non ! Attends les renforts !

– Pas le temps... Je vous aime.

Je raccroche.

Sorens m'appelle à son tour.

– Taran ? On vient d’être prévenu qu’il y a des types armés dans l’hôpital ! Où es-tu ?

– J’y suis. Je vais entrer. Préviens le RAID et boucle tout le quartier autour de l’établissement.

– Tu es fou ! N’y va pas seul.

– Tu me connais Sorens, tu ne me feras pas changer d’avis.

Maud tente de me rappeler.

– Il faut que j’y aille Sorens.

– Putain Taran ! Attends-moi au moins.

Je coupe la communication et vérifie le chargeur de mon Sig Sauer : 19 balles plus un autre chargeur.

En approchant de la porte d'entrée, je perçois des coups de feu. Mon expérience me dit qu'il y a quelqu'un à l'intérieur qui n'est pas un méchant et qui a décidé de défendre le centre hospitalier. Nous serons donc deux maintenant. Je pénètre dans le hall, il est désert. Un fauteuil roulant est abandonné au milieu de l'accueil et des papiers jonchent le sol. Je m'avance. Une nouvelle rafale suivie de trois détonations de pistolet. Depuis les attentats de 2015, les plus grands centres hospitaliers sont dotés d'au moins un agent de sécurité armé. Je me rappelle que celui de Saint-Malo avait reçu, non sans l'intervention musclée du Maire de l'époque auprès du ministère de l'intérieur, le financement pour cette protection. C'est une entreprise privée qui assure le service.

J'ai fait une vingtaine de pas en direction des ascenseurs quand je distingue une mare de sang provenant des box de l'accueil. Je blêmis, il y a des victimes. Très prudemment, je m'approche et d'un geste vif, arme pointée devant moi, je contourne le bureau. Un homme et une femme entremêlés sont étendus au sol, morts. L'homme est un agent de sécurité. Il tient encore son arme dans la main. Il a sûrement voulu protéger la jeune femme, mais apparemment les tueurs n'ont eu aucune pitié. Evitant les ascenseurs, je prends les escaliers. Les tirs proviennent de l'étage supérieur. La maternité est située au sud, dans un bâtiment accolé au bâtiment central. Si les tueurs doivent s'en prendre à ma famille, je dois dire merci à ce héros anonyme qui les a retardés dans leur progression. Je monte silencieusement les marches, la sueur me coule dans le dos. Je pousse très doucement la porte donnant sur l'étage. Il s'agit du service de cardiologie. Soudain, un homme traverse mon champ de vision sans qu'il ne m'aperçoive. Il est armé d'une kalachnikov, arme redoutable. Il prononce quelque chose dans une langue slave, russe, il me semble. Un autre assaillant passe, également lourdement armé. Ils semblent traquer quelqu'un. Je grave leur visage dans ma mémoire.

Je tente une sortie. Dans le couloir, plusieurs portes. Dans une chambre, j'aperçois une vieille dame clouée sur son lit. Je la rassure immédiatement en lui faisant signe, un doigt sur la bouche, de ne pas faire de bruit. De la tête, elle m'indique la direction des combattants. Je lui souris et lui fais un signe de remerciement. Je me cache dans un local ménage. Les hommes armés sont à une vingtaine de mètres. Soudain, un infirmier tente de s'enfuir d'une chambre toute proche, il instantanément fauché par une rafale. L'homme s'écroule et glisse sur le sol. Il s'arrête juste à l'entrée de ma cachette. L'homme d'une vingtaine d'années me fixe de ses yeux morts... A priori, il y a deux assaillants armés de kalachnikov. Mon « copain » les empêche d'avancer plus loin et c'est une bonne chose. Il faut qu'il sache que je suis là également. On entend le hurlement des sirènes de police au dehors. Les renforts ne vont pas tarder.

Soudain, les deux russes tentent une percée en tirant simultanément vers le défenseur, poussant des cris terribles. Ces deux-là sont certainement des professionnels de la guerre. J'en profite pour sortir de mon trou et les suivre. Il semble qu'ils aient réussi à passer, je n'entends plus de réplique de mon collègue. Je cours à leur trousse en essayant de faire le moins de bruit possible. Ils franchissent la porte de la maternité, je n'ai plus le choix, il faut que j'intervienne.

Soudain, trop occupé à surveiller les deux mercenaires, je glisse sur une flaque de sang. Je m'affale lourdement par terre. L'un des hommes entend le bruit métallique de mon arme percutant le sol. Il hurle quelque chose dans sa langue natale qui n'augure rien de bon pour moi. Je veux me relever quand je la vois étendue... Sa chevelure rousse masque son visage. J'ai un mauvais pressentiment quand j'aperçois son prénom inscrit sur son badge... c'est bien Maud !! Merde... pas elle !!

Je récupère mon arme maculée de sang et, comme un robot, tire au hasard jusqu'à vider mon chargeur.

Le brancard emporte le corps de Maud Banedec. Elle était agent de sécurité depuis deux mois seulement, en renfort de celui qui est mort à l'accueil. Elle a reçu une balle en plein cœur. Elle est morte sur le coup. Jamais je ne pourrai la remercier d'avoir sauvé ma famille. Les deux assaillants, après avoir tenté de m'éliminer, se sont échappés. Ils sont recherchés activement. L'un d'eux a perdu un plan de l'hôpital avec l'indication de la chambre de Maud. Ils venaient pour la tuer ou la prendre en otage...

Je suis avec Maud et Giulia. J'ai menti en disant à la femme que j'aime, que deux tueurs étaient entrés dans l'hôpital pour occire un vieux mafieux napolitain ayant fait un malaise cardiaque pendant son séjour à Saint-Malo. J'ai demandé à toute l'équipe de garder le secret pour l'instant.

– C'est horrible cette histoire !

Je réponds la mort dans l'âme :

– Deux agents de sécurité ont laissé leur vie pour sauver le vieil italien.

– Et les assaillants ?

– Envolés.

– C'est quand même étrange cette histoire...

– Pourquoi dis-tu ça ?

Le regard de Maud noircit subitement.

– Tu me prends vraiment pour une idiote Commissaire Taran Courteline ? Tu as oublié que, outre ta compagne, je suis lieutenant de police et profileuse ? Tu tentes de m'embrouiller avec ton histoire de forcené puis de vieux mafieux. Mais sache que quand tu mens, tu te grattes toujours derrière la tête et là, tu dois avoir une sacrée plaie sanguinolente dans le cuir chevelu !

Je suis démasqué... Je me sens con et j'avoue :

– Bon, il semble que quelqu'un en veuille à ma vie et à celle de ma famille. Sur la route, des motards m'ont tiré dessus.

Maud accuse le coup.

- Tu crois que c’est lié à ton enquête ?
- Je ne sais pas... Cela n’a peut-être rien à voir mais la coïncidence est étrange. Par contre, si ce n’en est pas une, je sèche.
- Je demande à l’auxiliaire de puériculture de nous garder Giulia et tu me racontes tout sur l’enquête.
- Certainement pas ! Tu viens d’accoucher !
- Je m’en fous ! Si ma famille est en danger, je veux la protéger. Fais-moi confiance Taran, je suis sûre que je peux vous aider.

Je le concède en effet...La soignante entre en tentant de sourire dans la chambre et emporte Giulia qui dort paisiblement dans son berceau. Je me gratte la tête en me rendant compte de mon geste et penaud, je poursuis :

- D’accord. Je vais mettre des policiers en faction dans tout l’hôpital. Cela va devenir un vrai bunker. Dès que tu pourras sortir avec Giulia, nous nous installerons dans un logement qui nous sert dans les situations de mise sous protection de témoins.

Maud me regarde en baillant.

- Quoi ?
- Tu me parles de l’enquête ou tu continues à la jouer « polar américain ».
- ...

Allongée sur le lit, vêtue d’une chemise de nuit qui laisse deviner ses formes, elle me sourit. Elle est belle.

Je tente de chasser mes idées polissonnes et me lance dans l’exposé des faits de la journée.

- Nous avons deux homicides sur les bras. Le premier, Gaëtan Caron, 49 ans, retrouvé pendu par les pieds et égorgé dans un hangar désaffecté situé sur la plage aux Puces à Saint-Coulomb. Marcel Varage est, quant à lui, mort sans doute quelques heures plus tard sur son bateau de pêche, tué d’une balle dans la tête. Les deux homicides sont liés mais le mode opératoire est différent.

– C’est-à-dire ?

– Ils n’ont pas été tués de la même façon. Concernant Caron, il a été drogué, certainement pour qu’il soit docile avant qu’on lui ouvre la gorge. Narco a détecté une piqûre dans le cou de la victime. Et puis, il y a cette aiguille plantée entre les yeux. Varage a été tué froidement par son agresseur sans mise en scène particulière.

– Tu as une idée du mobile ?

– Pour l’instant, les faits nous orientent vers le règlement de compte entre trafiquants de drogue. Les deux victimes auraient voulu jouer dans la cour des grands et le résultat serait là. C’est Caron qui aurait embarqué Varage dans cette sale affaire d’après le neveu du patron pêcheur. Quand nous sommes arrivés au port, cet idiot a paniqué, et nous a tiré dessus avec l’arme qui a certainement tué son oncle. Il pense que les Pirates noirs seraient les commanditaires des meurtres.

– On connaît cette bande. Elle a investi la région il y a peu de temps en faisant le ménage. Plusieurs petits trafiquants et dealers ont subitement disparu en plusieurs mois. Nous n’avons jamais retrouvé leur trace.

– Exact. J’ai demandé à Sorens d’organiser une opération de ratissage afin de mettre fin aux agissements de cette bande et de les interroger sur les assassinats d’aujourd’hui.

– Ouais...

Maud reste pensive.

– Quoi ?

– Je ne sais pas... Tu as raison, c’est sans doute le mobile de nos deux homicides mais il y a quelque chose qui me chiffonne.

– L’aiguille ?

– Exactement. Pourquoi cette signature ? Il y a certainement une raison et ces pirates nous le diront. Je veux participer à l’opération.

– Tu es folle ?

Maud me regarde, amusée.

– Je veux suivre l’opération en direct via les caméras des policiers.

Soulagé, j’accepte.

– Tu éviteras de montrer les images à notre bébé.

Maud rit, se jette sur moi et m’embrasse goulument.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

18 septembre 2023, Dinard.

Les forces d'intervention se tiennent dans un bâtiment désaffecté à un kilomètre de la cible : une grande bâtisse bourgeoise construite au 19^{ème} siècle, située face à la mer. Elle est en travaux depuis plusieurs mois et la bande de trafiquants en a profité pour l'investir illégalement. La municipalité a pensé à une bande de migrants et a laissé faire dans l'attente d'une hypothétique médiation.

Il a fallu une journée pour organiser l'opération destinée à démanteler la bande des Pirates noirs, trafiquants de drogue rennais, installés sur la côte depuis quelques mois. Le Major Adèle Laïka de la Gendarmerie de Dinard a coordonné les préparatifs avec Sorens. Le RAID^[11] a été mobilisé. Une équipe de dix policiers est descendue de la capitale bretonne pour prêter main-forte aux forces locales. La dernière fois que nos collègues sont intervenus, cela n'a pas été une partie de plaisir. Nous avons pris d'assaut l'île des Rimains où se cachait Etienne Jeanval, le chef d'une organisation criminelle internationale qui retenait Maud en otage. Ce jour-là des policiers sont morts. Le capitaine Narka s'en souvient en me saluant. Il pense chaque jour à ses hommes, piégés dans ce tunnel creusé sous la mer, morts en remplissant leur devoir.

– Bonjour Commissaire.

Je lui serre la main un peu plus longtemps que je ne le ferai habituellement, lui souris tristement et enchaîne.

– Capitaine Narka, ma collègue vous a briefé sur la situation. Nous devons appréhender une bande de trafiquants de drogue, suspectée d'avoir assassiné deux hommes, il y a 48 heures. D'après les équipes de surveillance, ils sont une dizaine dans cette maison. A priori, tous les protagonistes sont présents aujourd'hui.

– Oui, le capitaine Sorens nous a donné les éléments. Je vous propose d’investir les lieux par la porte principale et par une autre sur le côté gauche. Elle donne sur une cuisine d’été, au rez-de-chaussée.

– Ils seront certainement lourdement armés, Narka.

– Nous sommes munis de boucliers Ramsès, ceux qui ont servi à la BRI le 13 novembre, lors de l’assaut du Bataclan.

– Mes hommes et ceux de la Gendarmerie seront en soutien. Voilà justement le Major Adèle Laïka que vous connaissez déjà.

Adèle salue le Capitaine.

– Vingt-sept gendarmes vont se déployer autour de la maison pour vous soutenir et sécuriser les lieux.

Le visage de Narka s’empourpre. Je regarde Adèle avec étonnement et je la vois sourire. Ces deux-là se sont trouvés apparemment.

– Merci Major Laïka. Je vous propose de lancer l’intervention dans quinze minutes. Je rejoins mes hommes.

Narka nous quitte à la façon « sortie de champ » de Valérie Pécresse devant les caméras.

– Dis donc Adèle, il te kiffe Narka ?

Elle me regarde, offusquée.

– Tu es fou ! Il est juste sympa. Au fait, félicitations à la maman !

– Merci. Je lui dirai. Maud va d’ailleurs suivre l’assaut en direct avec nous. Elle est connectée sur les caméras du RAID et j’en porterai une également.

– Elle ne décroche pas ! Comment vous l’avez appelé ?

– Qui ?

– Ben, votre bébé !

– Ah ! Giulia. Elle est aussi belle que sa mère.

– Je n’en doute pas !

Sorens, Hugo et Arthur nous rejoignent.

– Sorens, tout est en ordre ?

– Oui. Dès que les collègues du RAID ont sécurisé la zone, nous investissons les lieux et procédons aux arrestations.

– Parfait. Arthur prends-en de la graine. Tu vas assister à une opération coordonnée entre trois services. C'est rare et terriblement efficace.

– Merci Commissaire.

Quelques minutes plus tard, Narka donne l'assaut dans un silence de mort.

L'équipe du RAID se déploie rapidement autour de la maison. Narka et trois de ses hommes font face à la porte d'entrée. A l'aide d'un bélier, l'un d'eux défonce la porte en deux coups. Ils s'introduisent dans le bâtiment pendant que l'autre équipe contourne la maison. Nous percevons des cris caractéristiques des forces d'intervention du RAID destinés à communiquer et à effrayer l'ennemi. Cela dure plus d'une minute et toujours pas de tirs.

Le regard de Sorens confirme mon intuition... La maison est vide. Narka hurle la fin de l'assaut.

Nous entrons dépités dans la grande bâtisse.

– Tu crois qu'ils ont été prévenus ? me demande Sorens.

– Je ne sais pas mais c'est une éventualité. Sinon c'est qu'il y a des guetteurs un peu partout et qu'ils ont repéré nos équipes de surveillance.

Narka nous interpelle.

– Commissaire !

Nous nous précipitons. Le capitaine a découvert une trappe qui plonge sous la terre.

Adèle, qui nous a rejoint, se décompose. L'expérience de l'année dernière sur l'île des Rimains a laissé des traces dans les esprits de ceux qui étaient présents lors de l'assaut^[12]. Elle n'est pas prête pour réitérer l'expérience. Je réagis rapidement.

– Sorens, tu viens avec moi. Hugo, tu restes fouiller de fond en comble la baraque avec Arthur et les collègues. Adèle je te contacte plus tard pour débriefer.

Nous vérifions nos Maglites et nos armes, puis descendons dans le ventre de la terre.

Nous empruntons une échelle rouillée et glissante d'une dizaine de mètres. En bas, un tunnel creusé dans une terre humide et friable. Les parois suintent et c'est dans cinq centimètres d'eau que nous avançons. Le couloir est si étroit qu'un claustrophobe s'y suiciderait immédiatement. Malgré la fraîcheur, des gouttes de sueur perlent sur nos fronts. Ce passage sous terre pourrait nous avaler à tout moment, nous n'aurions aucune chance. Nous avançons difficilement. Soudain, la lampe torche de Sorens clignote, signalant l'épuisement des piles.

– Putain, c'est pas vrai !

– C'est rien, je vois de la lumière à une dizaine de mètres.

Nous franchissons la distance rapidement et nous nous retrouvons face à une porte en acier qui date certainement de la seconde guerre mondiale, au regard de la rouille qui l'a colonisée. Elle ressemble à celle que l'on voit dans les bunkers de la côte. Je tente de la pousser en vain. Finalement, Sorens me donne un coup de main pour l'ouvrir. Elle bouge, la lumière s'infiltre immédiatement en nous éblouissant. Il nous faut quelques secondes pour recouvrer la vue et découvrir que nous avons débouché dans un trou envahi et recouvert de ronces, comme si un obus était tombé là, 80 ans plus tôt. Des traces fraîches nous montrent que les trafiquants sont passés par ici très récemment. Sur une pente très raide, nous empruntons la rote^[13] laissée par la bande. Nous arrivons sur une lande préservée à quelques mètres du chemin des douaniers^[14]. Les trafiquants se sont envolés.

Sorens informe par téléphone via ACROPOL^[15] les collègues restés fouiller la maison des trafiquants. Je scrute l'horizon, dépité par cet échec. Soudain mes sens m'alertent. Pendant un millième de seconde, j'ai cru déceler à environ trois cents mètres, le reflet du soleil sur une...

– SORENS !!! A COUVERT !

Je ne perçois pas la détonation du fusil à lunette de haute précision mais je vois Sorens, hébétée, les yeux vides, s'écrouler dans la lande.

Je sors mon pistolet et canarde dans la direction du tir. Je reste allongé attendant une riposte à tout moment. J'ai réussi à me cacher derrière un

rocher affleurant la surface, m'offrant néanmoins un bouclier naturel inespéré. Je crie :

– SORENS ! SORENS !

Elle ne bouge plus. Je prends mon téléphone et préviens Hugo de la situation. Les renforts devraient arriver dans dix minutes. Je décide de ramper vers ma collègue mais quand je sors de mon terrier, une balle se fiche juste à dix centimètres de mon visage. Ce type est un tireur d'élite. Je perds patience et décide de jouer le tout pour le tout. Je me lève subitement en tirant plusieurs balles vers la cible invisible. Je sens une douleur vive à la joue gauche mais je ne m'arrête pas. Je plonge sur le sol rocailleux juste à côté de Sorens, inconsciente. Elle a pris une balle dans l'épaule à trois centimètres du cœur. L'hémorragie est importante. J'appuie sur la plaie pour l'arrêter. Elle pousse un cri de douleur.

– Sorens ?

Elle me répond faiblement :

– Putain... J'ai pris une balle dans le buffet... J'ai mal...

– Ne bouge pas, les secours arrivent.

Les tirs ont cessé. Nous attendons l'ambulance dans un silence de mort.

Le lendemain...

Sorens est dans le coma... La balle a touché une artère. Le médecin pompier m'a dit que je l'avais sauvée, ce n'est pas mon analyse. Si j'avais été sur mes gardes, cela ne se serait pas passé ainsi. On dirait que c'est la répétition de l'histoire de ma vie. Les personnes que j'aime, meurent, et moi, je reste sur cette terre avec ma culpabilité. Sorens a été conduite à l'hôpital de Saint-Malo, qui heureusement, est équipé aujourd'hui d'un service spécifique pour les blessures par balles. Noé Marcan, chef du service a fait ses armes en Afghanistan. C'est un des meilleurs médecins de guerre et nous avons la chance qu'il soit malouin.

À 45 ans, il a décidé de s'installer à Rothéneuf avec sa famille après avoir parcouru le monde entier. Le nombre de blessures par balles a explosé depuis que je suis arrivé au commissariat de Saint-Malo, et par la force des choses, Noé est devenu mon ami. Sacha, sa femme et Maud s'entendent bien et nous passons une soirée ensemble au moins une fois par semaine. Le Taran ténébreux et solitaire que j'étais me paraît bien loin. Je deviens sociable et cela me fait peur.

Un fusil de précision FR-F2 de fabrication française a été retrouvé à cinq cents mètres de la position que nous occupions avec Sorens. Pourquoi l'avoir laissé ici ?

Nous avons fouillé la lande sur plusieurs kilomètres sans rien trouver. Dans la maison, les résultats sont également décevants : des traces de cocaïne, quelques mégots, et une arme de poing sans chargeur. La scientifique a relevé plusieurs empreintes mais cela ne nous apportera pas grand-chose. Nous connaissons tous les membres de la bande. Nous prouverons simplement qu'ils étaient là ces dernières semaines... L'enquête est au point mort.

Je sors de l'hôpital où j'ai pu rendre visite à Sorens toujours inconsciente et me faire soigner. J'ai une vilaine plaie à la joue, masquée par un pansement. Une balle m'a éraflé mais à trois millimètres près, j'étais mort.

Maud et Giulia quittent la maternité pour une résidence de la police destinée à la protection des témoins. Elle se situe à Saint-Coulomb entre Saint-Malo et Cancale. Je porte la nacelle le plus délicatement possible pendant que Maud embrasse le personnel soignant. J'installe ma fille dans la voiture que j'ai louée le temps que ma DS soit réparée. Sharko est aux anges, toute la famille est avec lui, même s'il s'étonne de la présence de cet étranger minuscule. Nous partons, escortés par deux voitures de police banalisées.

– Tu ne crois pas que c'est un peu trop ? s'offusque Maud.

– Tu diras ça à Sorens !

Je regrette immédiatement ma répartie.

– Désolé... Mais la situation est complexe, ma famille et mes collègues sont des cibles et l'enquête piétine.

– J'ai eu très peur pour toi, tu sais ?

– Oui... Je n'aurais pas dû te laisser suivre l'assaut avec cette caméra embarquée sur moi.

Soudain, Maud reprend sa posture de profileuse.

– La piste des Pirates noirs ?

– Nous avons arrêté deux membres de la bande mais pour l'instant, c'est le silence total. Ils savent que s'ils parlent, ils sont morts...

– Vous savez comment ils ont été prévenus de votre assaut ?

– Pas encore... Les guetteurs sans doute. Ces types sont des experts en surveillance.

– C'est étrange, tu ne trouves pas ? Deux meurtres avec un mode opératoire très différent, des trafiquants de drogue bien informés, des tentatives de meurtres sur des policiers, cela fait beaucoup non ?

– Oui.

– La question est de savoir si tous ces événements sont liés ou s’il s’agit d’affaires différentes que le hasard a réunies.

– Je ne crois pas au hasard.

– Moi non plus Taran... Il y a des gens qui ont lancé une campagne de terre brûlée à notre rencontre. Mais dans quel but ?

Maud a raison. Cette enquête semble beaucoup plus complexe que je ne l’imaginais. Nous arrivons dans la campagne de Saint-Coulomb. Nous descendons un petit chemin à peine goudronné que l’herbe a envahi au milieu. Une forêt de pins borde la route. C’est un endroit bucolique qui nous fait oublier une minute la raison de notre venue. Nous passons une grille en fer forgé d’un autre temps avec une inscription *Roz-ven*. Après une bifurcation, nous découvrons une somptueuse bâtisse plantée sur la dune face à la mer.

Pour détendre l’atmosphère, Maud change de sujet :

– Tu sais qui habitait ici au début du XXème siècle ?

– Ta mère ?

Maud éclate de rire et me lance :

– Idiot ! C’est Colette !

– Qui ?

– Colette ! Ne me dis pas que tu ne sais pas qui c’est ? Adèle t’en a parlé cent fois quand vous étiez en Puisaye, en Bourgogne lors de l’enquête sur les meurtres des jeunes de la bourgeoisie Malouine^[16].

D’une mauvaise foi absolue, je lui réponds :

– Oui en effet, cela me rappelle vaguement quelque chose.

– Quelque chose ???? COLETTE, la romancière ! Celle qui a écrit *Le blé en herbe* dans cette maison de vacances !

– Certes.

Je coupe le contact en souriant, comme un enfant malicieux. Elle en profite pour m'asséner un coup de poing dans l'épaule faisant tressauter mon corps et réveillant ma blessure à la joue.

– Oh ! Désolée mon amour.

J'ouvre la portière en lui glissant à l'oreille :

– C'est moi qui ai choisi cet endroit. Je savais que cela te ferait plaisir de vivre dans ce haut lieu de la littérature.

Surprise, Maud a les yeux qui étincellent.

– Je t'aime, salaud.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

« Je veux que vous voyiez Roz ven, son anse de mer verte, les rochers compliqués, le petit bois, les arbres neufs et les anciens, la terrasse chaude, les rosiers, ma chambre jaune, et la plage où la marée apporte des trésors. ».^[17]

– Tu lis quoi pendant que je m’occupe de notre fille ?

– L’histoire de Colette. Je me sens proche d’elle, en harmonie. Je dévore tous les articles écrits sur elle et ses séjours à Roz ven. On descend sur la plage ? Il paraît que Colette adorait se baigner nue dans cette mer émeraude.

– Désolé mon amour mais les consignes sont strictes. Tu ne dois pas sortir de la propriété tant que l’enquête n’est pas bouclée. Nous avons installé des caméras provisoires pour surveiller les alentours et des policiers resteront jour et nuit pour vous protéger.

– Génial... Je suis dans une prison quoi.

– Une prison chargée d’histoire, ne l’oublie pas ! J’ai également demandé à ce que tu aies accès aux éléments de l’enquête. Nous avons besoin de toutes les compétences et tu es la meilleure dans ton domaine.

– Merci, beau Commissaire... Tu ne voudrais pas faire une petite sieste crapuleuse dans la chambre jaune ? J’ai les hormones en ébullition et cet endroit m’excite...

Je fixe Maud l’air surpris. Je lance à qui veut l’entendre :

– Colette, sort de ce corps !

Je m’approche et embrasse langoureusement la femme que j’aime. Nous nous déplaçons collés l’un à l’autre jusque dans la chambre. Une minute plus tard, nous sommes nus et plongeons dans le lit. Je caresse les seins charnus de Maud puis son ventre, ses cuisses. Les yeux fermés, elle se

tortille en poussant de petits cris. Mes lèvres prennent la relève et, délicatement, je me positionne sur elle. Son bassin ondule de plaisir. Je la pénètre et nous restons quelques secondes ainsi, immobiles, afin de savourer cet instant. Puis n'en pouvant plus, nous commençons une danse sensuelle qui s'achève par le rythme d'un free jazz diabolique. Nos cris de jouissance réveillent Giulia qui dormait dans la chambre d'à côté.

Mes pensées érotiques sont interrompues brutalement par Maud et les braillements de ma fille.

– Tu dors Taran ? Pour une cavalcade, on attendra quelques jours encore... En attendant, tu peux aller t'occuper de Giulia ?

Deux jours après le fiasco de Dinard...

Quand j'arrive au commissariat, il y règne une ambiance morose. Sharko se réfugie immédiatement derrière l'accueil sous les caresses du brigadier Novak. Sorens est toujours dans le coma et l'enquête est au point mort. Mon équipe, chargée de suivre les affaires criminelles, est décimée. Restent Hugo et le jeune stagiaire Arthur. J'ai demandé au commandant Brognard de la Gendarmerie de Dinard de rattacher Adèle à l'enquête en cours, afin de nous prêter main-forte. Nous sommes réunis dans la salle de réunion. Je vois les yeux rouges de mes collègues, signe de fatigue et de colère. Sans préambule, je rentre dans le vif du sujet :

– Il faut reprendre l'enquête du début. Nous avons dû passer à côté de quelque chose. Putain, vous n'allez pas me dire que Sorens a pris une balle comme ça par hasard ! Hugo ?

Décontenancé, Hugo tente de se ressaisir.

– Oui... Heu... La police scientifique a identifié la plupart des membres de la bande des pirates noirs dans la maison de Dinard. Nous en avons arrêté deux, ils viennent d'être enfermés dans les cellules au sous-sol. Les interrogatoires à Rennes n'ont rien donné et les collègues nous souhaitent bonne chance...

Adèle intervient :

– Qui sont-ils ?

– Léandre Marquet, 20 ans et Osmane Benzédi 25 ans. Deux jeunes qui ont grandi dans le quartier de Villejean à Rennes. Dès leur plus jeune âge, ils ont intégré, je dirais « naturellement », les réseaux des trafiquants de drogue. Ils sont passés de charbonneurs à dealers. Aujourd'hui, ils sont

membres du gang des Pirates noirs. Cette bande a la caractéristique d'être itinérante. Ils investissent un territoire, le nettoient des trafiquants en place et font leur commerce pendant un temps. Leur force, c'est la mobilité.

– Pas courant pour des trafiquants de drogue, admet Adèle.

– Oui. C'est pour cela que nous avons des difficultés à les « loger ^[18] ».

– Et concernant les deux victimes, des éléments nouveaux ?

– Rien pour l'instant, répond Hugo. Nous avons retrouvé sur un terrain vague du côté du quartier de Marville, la moto des gars qui vous ont tiré dessus sur le Sillon. Carbonisée, elle a été volée la veille dans la ville close.

– Je pars du principe que tous les événements de ces dernières heures sont liés. La mort de Caron et de Varage ; les tentatives d'assassinat sur ma famille, Sorens et ma personne ; la bande des Pirates noirs informée de notre venue. La question en suspens est : « s'agit-il d'un règlement de compte entre trafiquants qui a mal tourné ou s'agit-il d'autre chose ? » Je compte sur vous pour trouver des pistes. Hugo, tu vas bousculer tes indices pour en savoir plus. Tu emmènes Arthur. Moi je vais interroger les deux jeunes dealers avec Adèle. On refait un point ensemble en fin d'après-midi.

Nous avons séparé les deux membres du gang. Dans un premier temps, c'est Adèle qui va interroger Ousmane Benzédi et je vais me charger de Léandre Marquet.

J'entre dans la salle d'interrogatoire, le visage fermé et déterminé afin d'impressionner immédiatement le jeune dealer.

– Léandre ! Ce n'est pas un prénom de trafiquant de drogue, ça ?

Le jeune me jette un regard de défiance et me lance :

– Tous racistes dans la police !

Je me lève et lui assène une gifle qui le fait basculer au sol.

– Tu réponds quand je te le permets, petit. Sinon ça va mal se passer.

Léandre Marquet se relève surpris, presque apeuré. Il scrute la glace sans tain comme pour vérifier qu'il y a des témoins et que je n'ai pas le droit de le frapper.

– Vous êtes malade ! Je vais porter plainte !

Je me lève à nouveau en levant la main. Il se couche sur la table pour éviter le coup qui n'arrive pas. Je crie :

– TU DEMANDES LA PERMISSION DE PARLER ! COMPRIS ?

Marquet est terrorisé. Il ne comprend pas qu'un flic puisse se comporter comme ça. Ce n'est pas ce qu'on lui avait dit. Il est déboussolé et c'est mon objectif.

– ...

– COMPRIS ?

– Oui, monsieur...

– Bien... Je suis le Commissaire Courteline. Alors, quand tu t'adresses à moi, tu dis « Commissaire ». Ok ?

– Oui Commissaire.

– Bon, j'ai l'impression que tu as bien saisi la situation. Tu sais pourquoi tu es là ?

–

– Tu peux répondre.

– J'sais pas.

Je me lève brusquement, le délinquant abdique en baissant la tête.

– Pour la drogue ?

– Oui ! C'est quoi ton rôle dans la bande ?

Etonnamment, Marquet reprend du poil de la bête et s'exclame :

– Je ne suis pas une balance !

Il n'a pas le temps d'éviter la seconde gifle qui le fait à nouveau basculer de sa chaise. Il proteste en criant qu'il veut un avocat. Je le relève en le prenant par le bras et lui susurre à l'oreille :

– Tu t'assois et tu réponds à mes questions sinon je fais en sorte que tu moisisses en taule avec le statut de pointeur. Tu comprends ?

Le petit prend peur. Un pointeur ou violeur d'enfants est une cible en prison. C'est le type qui peut agresser les enfants des détenus, c'est le type qui fait vomir même les plus grands assassins, c'est le type qui meurt rapidement dans l'univers carcéral, s'il n'est pas protégé.

– Mais c'est pas vrai !

– Et alors ? Tu crois quoi ?

– ...

– Tu as le choix de me répondre ou de te faire trouer la peau en prison. Tu choisis quoi ?

A ce moment, Adèle frappe et entre dans la salle d'interrogatoire. Elle me chuchote quelque chose à l'oreille comme convenu et je prends un air grave puis je souris. Elle ressort immédiatement après.

– Léandre, je crois que c'est trop tard pour toi. Ousmane s'est mis à table.

– Comment ça ? Vous mentez, j'en suis sûr !

Je me lève, en disant :

– Ta GAV se termine dans 10 heures. Je demanderai ensuite ton incarcération préventive dans l'attente de ton procès.

– Mais je n'ai rien fait ! Vous m'accusez de quoi ?

– Nous avons retrouvé 500 grammes de cocaïne dans ton sac, cela devrait suffire...

– QUOI ? Il n'est pas à moi ce sac, il est à... Putain ! Il me charge, c'est ça ? L'enculé de sa mère !

Je me dirige vers la sortie quand Marquet m'interpelle :

– Commissaire ! Je vais tout vous dire.

– Me dire quoi ?

– Ce que vous voulez...

– D'accord mais pas de salade. Je sais ce que ton pote a avoué.

Le jeune dealer baisse la tête et se met à chialer comme un gosse.

- Que sais-tu de Gaëtan Caron ?
- Un type inconscient qui a voulu dealer sur notre territoire.
- Vous l’avez tué ?
- Non... Mais il était en sursis.
- Ce n’est pas vous qui l’avez tué, tu es sûr ?
- Oui, j’vous jure Commissaire.
- C’est qui, alors ?
- J’en sais rien... Malik n’en savait rien et il n’aimait pas ça.
- C’est qui Malik ?
- Notre chef.
- Malik comment ?
- Malik Tariq.
- Vous avez une idée de qui l’a buté Caron ?
- Non...
- C’est vous qui avez tiré sur ma collègue à la sortie du tunnel ?
- Non...
- Qui vous a mis au parfum de notre venue ?
- Un appel anonyme.
- Quoi ?
- J’vous jure. Tariq a reçu un appel anonyme d’un type qui avait trafiqué sa voix.

- Il a dit quoi ?
- Que les flics allaient débarquer et qu’il fallait qu’on décanille.
- Nous avons donné l’assaut à 8 heures, vous êtes partis à quelle heure ?
- Vers 5 heures du matin.

Je m’allonge sur ma chaise, les bras derrière la tête pour réfléchir. Nous avons donc potentiellement une taupe dans nos rangs qui a alerté les trafiquants.

- Tu es sûr de toi ?
- Oui. Il vous a dit quoi Ousmane ?
- T’inquiète...

Je repense à toutes les personnes qui étaient au courant de l’opération et j’en conclus qu’ils étaient relativement nombreux... N’importe lequel de nos agents ou un membre de leur famille, pourrait être la taupe.

- C’est le fameux Malik qui a reçu l’appel ?
- Oui, je viens de vous l’dire.

Mon regard fusille Léandre Marquet et il comprend qu’il aurait dû se taire.

- Qui avait son numéro ?
- Nous... Enfin les membres de la bande, plus nos fournisseurs, et quelques autres gars des cités à Rennes.
- C’est donc un gars de chez vous qui nous a balancés ?
- Certainement Commissaire.
- Mais il ne s’est pas identifié.
- Non.
- C’est pas cohérent.
- Quoi ?

– Rien.

Je me lève et le laisse en plan dans la salle d'interrogatoire. Je demande au policier de faction de le ramener dans sa cellule, le temps que la GAV se termine. J'ai quelques heures pour décider de sa libération.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Adèle me tend un café fumant.

– Alors ? me demande-t-elle.

– Il a parlé.

– Tu crois qu’il dit la vérité ?

– Oui, je pense. La bande des Pirates noirs n’est pas responsable des assassinats de Caron et Varage. Ils étaient dans leur collimateur mais c’est tout.

– Merde...

– Autre chose. C’est Malik Tariq qui a reçu l’appel anonyme.

– Et ?

– La voix était trafiquée pour que le corbeau ne soit pas identifié d’une manière ou d’une autre. Personne n’a le numéro de Tariq à part les membres de sa bande et quelques autres trafiquants, mais surtout pas la police.

– Tu pensais que la taupe était un collègue ?

– Oui, je n’écarte aucune piste mais celle-ci s’éloigne... Comment un flic aurait eu connaissance du numéro de Tariq ? Numéro qu’il doit changer régulièrement pour éviter de se faire repérer.

– Par l’intermédiaire d’un indic ? Un infiltré ?

– Oui c’est possible mais j’ai du mal à y croire... Je vais demander aux stupés s’il y a une mission d’infiltration en cours. Et toi Benzédi ?

– Une tombe... Il ne m’a rien lâché. Comment as-tu fait avec Marquet ?

Je souris et réponds :

– Je lui ai demandé gentiment, c’est simple.

– T’es con Taran !

– Mesurez votre langage, Major Laïka !

Elle me donne un coup de poing dans l’épaule en m’insultant à nouveau. Décidemment les femmes en veulent à mon épaule.

– On fait quoi maintenant ?

Je regarde ma montre et lui réponds :

– C’est l’heure de déjeuner. Je t’invite au Muguet ?

– Ta cantine ?

– Oui. Le bar restaurant *le Muguet* tenu par la grande duchesse de la restauration ouvrière, Myriam ! Gino le cuisinier fait la meilleure tête de veau de Saint-Malo.

– Beurk... Mais j’accepte l’invitation, Commissaire, en espérant qu’il y ait autre chose au menu.

Nous récupérons Sharko qui dormait sur les pieds du policier Morillon et embarquons dans ma DS, tout juste réparée. Elle est flambant neuve !

Il y a une épaisse buée sur les vitres du restaurant, signe d'une activité intense. Nous découvrons le menu du jour : *Joue de bœuf sauce au vin accompagnée de ses pommes de terre grenaille*. Un menu assez classique. J'aurais préféré des rognons ou des ris de veau. Nous entrons et un vent chaud à l'odeur de graillon nous enveloppe. Adèle fait un mouvement de recul puis se ravise.

Myriam, la tenancière m'accueille comme à son habitude, en fanfare...

– COMMISSAIRE !!! Quel plaisir de vous voir aujourd'hui !

Je la regarde, amusé, pendant qu'Adèle se sent comme un cochon d'Inde dans un aquarium et que Sharko plonge sa tête sous la mini-jupe moulée de la patronne. Elle pousse un cri de surprise sous les coups de langue de mon fidèle ami.

– Commissaire, retenez votre chien ! Il est trop chou, mais je suis en plein service !

– Sharko ! Laisse Myriam.

Il couine en me regardant et va se cacher dans la cuisine.

– Vous avez emmené une jeune stagiaire, à nouveau ?

– Je vous présente le Major Laïka de la Gendarmerie de Dinard.

– Gendarmerie ! Mon frère était gendarme à Vesoul, vous le connaissez peut-être ? Marcel Poissenard !

– Non désolée...

– Ah ! C'est pas grave, c'est un alcoolique *invertébré* ! Votre table est réservée comme d'habitude, Commissaire. Installez-vous, je vous apporte mon petit Merlot pour patienter.

– Merci Myriam. Vous êtes bien aimable.

La tenancière roule des yeux en chuchotant :

– Ne parlez pas comme ça Commissaire. Ça m'excite !

Adèle est offusquée, je le sens. Il faut bien reconnaître que Myriam est une femme entière. Bref ! Nous nous installons à la petite table carrée de couleur rouge, recouverte d'une nappe en papier blanc.

Myriam surgit une minute plus tard de la cuisine avec un pichet d'un litre de Merlot. Sharko la suit, la truffe collée à ses fesses. Elle dépose le breuvage en gloussant, extirpe non sans mal son calepin de la poche de sa chemise trop petite et prend la commande.

– Deux plats du jour ?

Avant qu'Adèle n'ait eu le temps de répondre pour faire un autre choix, chose que Myriam exècre, je réponds :

– Oui !

– Parfait ! Vous verrez les joues sont magnifiques !

Sur ces bonnes paroles, elle repart en sifflant, perforant les tympans des clients installés aux tables voisines.

– Alors Taran ? C'est quoi ta théorie sur la disparition des trafiquants avant que nous intervenions ?

– Théorie ? Non c'est juste une intuition corroborée par des petits détails factuels. On aurait pu penser qu'il y avait une taupe dans nos rangs qui aurait alerté la bande avant notre arrivée. Reste la piste d'un infiltré qui n'avait pas envie de voir tout son boulot échouer. Néanmoins, l'autre hypothèse, c'est une personne extérieure à la police qui a la prudence de masquer sa voix. Pourquoi ?

– Parce que les membres de la bande le connaissent et cela vérifie la piste de l'infiltré, m'interrompt Adèle.

– Ou alors c'est pour être sûr qu'aucun membre de la bande ne pourra identifier cette voix que l'un d'eux pourrait entendre dans un autre contexte. Seuls les membres de la bande ont connaissance du numéro de téléphone de Tariq.

– Un infiltré...

– Ouais... On le saura rapidement. Brochard, le patron des Stups doit me rappeler dans la journée.

– Admets qu'elle est tordue ton hypothèse, Taran ?

– Les criminels sont tordus, Adèle. Tu le sais.

– Oui. Alors qui serait cette voix si ce n'est pas un flic ou un membre de la bande des Pirates noirs ?

– Mystère...

Sur ces mots, Myriam arrive comme par magie et dépose deux assiettes fumantes sur la table.

– Nom de Dieu, ces assiettes sont brûlantes ! crie-t-elle.

– Merci Myriam.

La tenancière me fixe en tentant de mimer les yeux de biches mais elle ressemble plus à cet instant à un ragondin en rut.

– Vous verrez, ces joues sont aussi douces que les miennes...

– Alors elles seront succulentes ! m'exclame-je

– Rhooooo ! Commissaire vous me faites tourner la tête !

– Vous abusez chère Myriam et vous allez mettre mal à l'aise le Major Laïka.

La patronne explose de rire au sens propre. Son chemisier trop serré, libère brutalement sa poitrine proéminente. Ce n'est pas la première fois que cela lui arrive mais elle persiste à mettre des sous-vêtements trop justes ! Adèle est subjuguée par la scène. Myriam, émue et gênée, court vers la cuisine. Elle ne voit pas Sharko affalé sur son passage et disparaît une seconde de notre champ de vision. La suite est terrible. Elle s'écrase au sol provoquant un tremblement, de terre mais évitant de peu mon fidèle ami. Elle glisse jusqu'au pied du bar en emportant dans sa chute deux ouvriers qui dégustaient un Kir cassis avant de se mettre à table. Elle se relève en protestant.

– Vous n’pouvez pas faire attention, malotrus !

Les deux types malmenés n’osent répliquer de peur de représailles.

Soudain, je reconnais l’homme qui entre dans le restaurant.

OceanofPDF.com

Erwan Marec... Il m'aperçoit et me fait un signe de la tête. Il s'approche, je me lève. De dos, Adèle est surprise et se retourne. Il tombe dans mes bras sans une parole. Nous restons ainsi plusieurs secondes. Il finit par se dégager et me dit :

– Je sors de l'hôpital...

Inquiet, je lui demande :

– Tout va bien ?

– Oui... Elle est sortie du coma il y a une heure. Elle s'est réveillée au moment où je lui chantais comme un idiot notre chanson.

– Votre chanson ?

– *Avec le temps* de Léo Ferré.

– C'est pourtant pas gai...

– Justement... Cela nous fait rire.

– Ah...

Je me rembrunis...

Léo Ferré c'est l'homme qui a vécu sur l'île où est enterrée Tifenn, ma première femme...

Je propose à Marec de s'asseoir, Adèle le salue.

– Bonjour Erwan. Ça va depuis les Rimains ?^[19]

– Oui. Content de te revoir Adèle.

OceanofPDF.com

- Elle a prononcé quelques mots avant de s’endormir.
- Quoi ?
- *Chopez ces salauds.*
- C’est explicite ! Je reconnais bien Sorens, dans ces paroles.
- Je me mets à votre disposition pour vous prêter main forte.
- Tu es le bienvenu, Erwan.
- Merci...
- J’ai une énigme pour toi.
- J’écoute.
- Peux-tu me dire comment, ni un flic, ni un membre d’une bande de trafiquants de drogue, pourrait se procurer le numéro personnel du chef de cette bande. Numéro qui doit en changer régulièrement pour ne pas être repéré.

Erwan réfléchit à peine dix secondes et réponds :

- Pour moi, il n’y a qu’une solution : le Dark Web. Tu passes par un navigateur comme TOR et tu achètes ce que tu veux avec de la crypto-monnaie, le bitcoin, tout en restant anonyme. Il serait simple de passer ce genre de commandes, somme toute assez basiques.

Je n’y avais pas pensé mais c’est une sacrée piste en effet. Erwan poursuit :

- Je suis sûr que des experts sont capables de te donner cette information en une heure. Une façon de se faire un peu de fric sans trop d’effort.
- J’imagine qu’on ne pourra jamais vérifier cette piste ?
- Bien sûr que si !

– Tu m'intéresses !

– C'est simple, tu procèdes de la même façon que celui qui a fait cette commande. Tu demandes sur différentes plateformes du Dark web de trouver le numéro. Je suis sûr que tu auras une réponse. Le problème c'est que le type doit être un initié du Darknet et qu'il a certainement anticipé le fait que la police pourrait faire cette recherche.

– Et ?

– Moi, je ne suis pas la police et je dois dire que l'utilisation du Dark web est aujourd'hui une spécialité dans mon activité de détective privé. J'ai de bons résultats.

– Tu pourrais nous aider ?

– Je veux aussi dénicher les salauds qui ont tiré sur Orianne. Je vais m'y mettre dès aujourd'hui. Dès que j'ai quelque chose, je vous contacte.

– Merci Erwan.

Il ne répond pas mais je vois ses yeux briller. L'émotion est là et pour la masquer, il se lève, nous salue puis sort de l'établissement.

Adèle me regarde amusée.

– Visite express mais efficace !

– J'attends avec impatience le résultat de ses recherches. Tu ne goûtes pas les joues ?

Ma collègue me fait une moue de dégoût en baissant la tête et en remuant les morceaux de viande baignant dans une sauce verdâtre.

OceanofPDF.com

J'offre le repas à Adèle. Au bar, pendant que Myriam trifouille dans sa caisse pour me rendre la monnaie, elle s'exclame :

– J'allais oublier ! Quand vous êtes venus avec le petit stagiaire, Commissaire...

– Oui ?

– On vous suivait !

– Comment ça ?

– Il y a une femme qui est sortie juste derrière vous.

– Et pourquoi dites-vous qu'elle me suivait ?

– Parce qu'elle n'a pas attendu sa monnaie, justement ! Elle frétillait comme une langoustine, là, juste à votre place ! Elle regardait dans votre direction et on sentait qu'elle s'impatientait. Gino m'a appelée quand je comptais les pièces. Je me suis retournée vers la cuisine pour lui répondre. Quand j'ai voulu rendre ses cinq euros et dix centimes à ma cliente, elle fermait déjà la porte de l'entrée. Je me suis dit que je vous en causerai la prochaine fois que je vous verrai.

– Comment était-elle ?

– Pas très grande, maigre, brune sous une capuche de sweat. Elle devait avoir dans la quarantaine, je pense, avec des beaux yeux bleus. C'est pas courant chez une brune.

– Quand vous dites maigre, c'est comment ?

– Comme votre collègue là ! Une fille *rachitrique* quoi !

– Ok merci Myriam. Votre témoignage est précieux.

La tenancière rougit :

– Vous êtes trop chou, Commissaire. Si je pouvais faire plus, je le ferais vous savez ?

– Bien sûr Myriam. Elle avait un accent ?

– Non.

– Une cicatrice ?

– Je ne me rappelle pas.

– Elle boitait ?

– Pourquoi ? Vous savez qui c'est ?

– Non pas du tout, mais on ne sait jamais. Alors ?

– Non, elle marchait normalement.

– Vous avez des caméras de surveillance ?

Myriam éclate de rire !

– Commissaire, on n'est pas dans un feuilleton de FR3 !

– J'en conviens... Merci encore pour ces informations.

Nous sortons quelques instants plus tard avec Sharko. Je fais part de ce que m'a révélé Myriam.

– Tu penses qu'elle a vu juste ? Que ce n'était pas juste une femme pressée ?

– Peut-être... Mais quelque chose me dit qu'elle a raison...

– Ton instinct ? dit-elle en rigolant.

– Certainement Major Laïka !

Nous montons dans ma voiture, direction le commissariat.

OceanofPDF.com

A notre arrivée, Sharko s'installe sur le canapé que nous venons d'installer dans la salle d'attente. C'est le brigadier Novak, cheffe de l'accueil des usagers qui a eu cette idée. Son équipe a donc remplacé les vieilles chaises qui étaient là depuis vingt ans par de beaux fauteuils design et un canapé rouge deux places. L'ambiance est franchement différente quand on entre dans le commissariat. C'est effectivement plus accueillant et c'était l'objectif. Elle a aussi remarqué depuis un mois qu'il y avait moins d'agressivité envers les policiers. En tout cas, mon chien ne s'en plaint nullement, au contraire.

Nous rejoignons Hugo et le jeune Arthur dans la salle de réunion.

– Du nouveau Hugo ?

– Oui et non.

– Ah ! Comment ça ?

– Mes indics m'ont bien confirmé que Caron était dans le collimateur de la bande des Pirates noirs, mais nous le savions déjà. Par contre, aucune information sur les raisons des deux meurtres. J'ai bien tenté de les secouer un peu, mais rien n'en est sorti.

– Merci... Nous avons une autre recrue depuis ce midi. Erwan Madec va nous donner un coup de main sur l'enquête.

Hugo s'en réjouit. Je vois la mine interrogative du jeune stagiaire.

– Erwan Madec est un détective privé qui nous apporte son aide à l'occasion. Il se passionne apparemment pour le Dark web et semble certain que les commanditaires l'ont utilisé pour la récupération du numéro de Malik Tariq. D'ailleurs, nous pourrions imaginer que l'équipe qui a attaqué l'hôpital, ait été recrutée aussi via le Darknet.

J'informe ensuite l'équipe que Sorens est sortie du coma et qu'elle devrait s'en sortir. Je sens un soulagement de la part d'Hugo qui semblait très inquiet.

– Ça va Hugo ?

– Oui très bien Commissaire. C'est une enquête difficile. J'espère que nous pourrons trouver rapidement des pistes.

– Oui, moi aussi. Allez ! On se remet au travail. On épluche à nouveau les vies des deux victimes et vous me trouvez du grain à moudre. Je veux que toutes les pistes soient explorées car celle du règlement de compte entre trafiquants ne me satisfait pas... Il y a des criminels dehors qui n'hésitent pas à tenter de tuer des flics et nous allons les débusquer, les arrêter et découvrir leur mobile.

21 septembre, vers 1 heure du matin...

– On va chez moi ?

– Tu ne veux pas aller voir la mer avant ?

L'homme, la quarantaine affirmée, bedonnant, un peu dégarni, est grisé par les verres de whisky qu'il a bu durant la soirée. Il est sorti avec son pote Renan qui n'a pas tenu la marée, et est rentré se coucher en titubant jusqu'à son appartement rue de la Herse, intra-muros. Maxime, quant à lui, a poursuivi sa tournée des bars. Il s'est engueulé avec Corinne ce matin et n'a aucune envie de se confronter à nouveau à ce monstre. Il ne rêve que de partir loin, mais elle le tient par les couilles. Elle est experte comptable et lui commercial au chômage depuis six mois. Bientôt on va lui sucrer ses allocations et il va se retrouver totalement dépendant de sa femme.

Il la hait... Il voudrait la tuer, surtout quand il a bu, mais la perspective de la prison l'effraie plus que tout. Il regrette sa jeunesse. A cette époque, il ne se serait pas fait avoir par une gonzesse. Il les enchaînait et adorait les baiser puis les jeter. Aujourd'hui, c'est plutôt rare. Cela fait longtemps que sa femme et lui ne font plus rien. Ils se dégoûtent mutuellement.

Il essaie bien de lever quelques femmes dans les bars, mais il n'a plus l'allure de ses vingt ans avec sa tonsure et son ventre rebondi que les boutons de sa chemise bon marché tentent désespérément de contenir.

Ce soir, c'est différent. Il a dégoté une belle brune, la trentaine bien tassée, filiforme et très jolie. C'est lui qui l'a accostée à la Belle Epoque, un bar de sa jeunesse. Assise au bar, elle était déjà bien avancée dans l'éclusage de kirs cassis. Elle ne l'a pas rembarré comme toutes les autres. Ils ont commencé par se dire des banalités puis rapidement il a senti qu'il pouvait

y avoir une ouverture. Il a posé sa main sur sa cuisse et elle lui a répondu par un regard de braise.

Du coup, il a pris confiance et a faufile sa main dans son pantalon pour lui caresser les fesses. Elle lui a dit :

– On va faire un tour ?

Maxime, excité comme jamais il ne l'avait été, a acquiescé, et s'est levé tellement brusquement que son tabouret a valdingué dans la salle. Ils ont rejoint les fumeurs entassés sur le trottoir. Ils se sont éloignés main dans la main.

– La mer ! Pourquoi pas ?

Maxime est déçu par cette proposition mais s'il veut coucher avec elle ce soir, il va falloir être un peu romantique.

– Ma voiture est à deux rues. Au fait, c'est quoi ton prénom ?

– Nat.

– Le diminutif de Nathalie ?

– Si tu veux...

– Moi c'est Maxime.

– Je sais.

– Ah bon, je te l'ai dit ?

– Certainement.

La fille semble impatiente. Ils accélèrent le pas et rejoignent rapidement la 406 stationnée sur le trottoir.

– Tu parles que je te connais gros dégueulasse... Cela fait un mois que je te surveille et que j'ai découvert ta vie de merde. Ça tombe bien, tu ne vas pas perdre grand-chose, se dit Nat.

Galamment, Maxime ouvre à sa femme d'un soir, la porte passager et en profite pour lui donner une tape sur les fesses. Elle se force à rire et

s'installe dans la bagnole du beauf.

– Tu veux aller où ?

– Je connais un coin tranquille à quelques kilomètres... Là-bas, on sera seuls et on pourra faire plus ample connaissance, dit-elle d'une voix suave.

Maxime est au summum de son excitation. Si cela continue, il va jouir avant-même de la prendre, ce qui serait au final très frustrant.

– C'est où ?

– Avance, je vais t'indiquer la route.

Ils sortent d'intra-muros et se dirigent vers Paramé. La voiture arrive à Courtoisville et bifurque sur Rochebonne pour remonter vers Rothéneuf, le quartier huppé de la ville.

Maxime, sous haute tension, demande presque avec insistance :

– Alors, c'est encore loin ?

Nat sentant l'homme s'énerver, lui pose la main sur le haut de la cuisse. Elle sent son désir monter d'un cran et hésite à la retirer mais sa détermination est plus forte que son dégoût. Maxime quant à lui, s'oblige à penser à sa femme pour ne pas exploser dans son caleçon.

– Patience, nous sommes à cinq minutes. Si tu es sage, tu verras que ma bouche peut faire des miracles chez les hommes.

Maxime a du mal à déglutir. N'y tenant plus, il accélère.

Sur la route de la côte qui relie Saint-Malo à Cancale, la voiture dépasse la plage du Verger.

– Tu tournes à droite juste après la plage.

Maxime souffle comme un bœuf. Sa tension doit être au plus haut mais la perspective d'être enfin arrivé le calme un peu. Machinalement, il lit la pancarte indiquant la pointe du Brach'March.

Il rit sans que sa passagère ne comprenne. Il se gare enfin sur un petit parking aménagé et plongé dans un noir total. Il arrête le moteur en laissant

les phares allumés. Etonné par le coin, pour le moins austère, il fait remarquer à sa compagne du soir :

– C’est lugubre comme coin !

– Viens ! Il y a une toute petite plage avec un chalet qui la surplombe. Il m’appartient. Il est aménagé et j’y viens quand j’ai envie de tranquillité ou d’amour.

Maxime se jette sur Nat et l’embrasse fougueusement. Il lui malaxe les seins et tente de décrocher son soutien-gorge mais elle le repousse en tentant de sourire.

– Patience grand fou ! Suis-moi et tu ne seras pas déçu.

Munis d’une lampe torche que Nat avait pris soin d’apporter, ils s’engagent dans un petit chemin puis rejoignent le GR 34 pour bifurquer rapidement sur un autre chemin enherbé. Ils débouchent sur un espace clôturé avec, en son centre, un mobil home des années 80. Maxime suit sa conquête sans se poser de question. Elle l’invite à entrer en allumant une lampe à pétrole.

– Tu veux boire un verre ?

– Oui avec plaisir, répond Maxime qui se vautre sur la banquette en commençant à se dévêtir.

Nat se retourne, deux verres de vin en mains, et découvre l’homme totalement nu, en pleine érection. Elle sourit et dépose les verres sur une petite table ronde.

Elle s’agenouille entre ses jambes comme pour lui faire une fellation et lui enfonce dans le pénis une seringue contenant un liquide à base d’opium destiné à paralyser celui qui le reçoit.

Maxime les yeux révulsés, s’écroule sur la banquette, incapable de parler et de faire le moindre geste.

– Bienvenu en enfer, Maxime Mathorité.

OceanofPDF.com

Une heure plus tard...

Maxime Mathorit, nu, est suspendu par les pieds à une sorte de gibet construit pour l'occasion. Un projecteur éclaire la scène comme pour un one man show. Sa paralysie accentue cette sensation de froid qui s'insinue partout dans son corps. Il se balance lentement en tournant sur lui-même. L'effet de l'alcool diminue et il prend peu à peu conscience de l'atrocité de sa situation. Il tente de crier mais aucun son ne sort de sa gorge. Il repense aux derniers instants avant sa paralysie.

Cette sensation de pique dans son pénis puis cette bascule dans une douce léthargie et plus aucune sensation ni souvenir... Maintenant, il perçoit la douleur au niveau des liens qui lui enserrant les chevilles mais il est impuissant. Des larmes coulent dans le sillon de ses rides puis investissent son front et son crâne chauve. Il ne comprend pas.

Où est la fille ?

Pourquoi ?

Que veut-elle ?

Il la voit arriver avec une table de camping pliable. Elle prend son temps pour l'installer à deux mètres du gibet. Elle y dépose une longue aiguille et un couteau pliable Karanbit. Maxime panique et un son sourd sort de sa gorge. L'effet de la drogue s'estompe peu à peu. Il peut bouger ses doigts mais sa position est désespérée et il n'a aucune chance de pouvoir se détacher seul.

Il espère vainement que c'est une blague et que cette salope est une adepte de sadomasochisme. Si c'est le cas, il lui fera payer cette mise en scène humiliante.

La fille s'approche et lui susurre à l'oreille :

– Si tu cries, je t'égorge comme un porc, Maxime... Tu es prévenu, je ne rigole pas.

Il est terrorisé. Elle n'a pas l'air de rire en effet. Il voudrait comprendre pourquoi elle fait ça, mais il ne l'a jamais vue, il en est sûr. C'est peut-être sa femme qui a organisé cette mascarade pour lui faire peur. Il repense à la soirée, à cette rencontre trop facile, cette femme trop belle pour lui, ses avances qui lui ont fait tourner la tête... Pourquoi ?

Soudain, une autre personne arrive. Un sauveur peut-être ? Maxime bouge, tente de l'appeler pour qu'il le libère. L'homme, habillé tout en noir avec une capuche sur la tête, s'approche et lui assène un coup de poing sur le visage. L'os du nez craque. Maxime hurle de douleur, enfin il le croit, et sent le sang lui couler dans les sinus. Il tousse, s'étouffe et ouvre en grand la bouche pour respirer.

Il souffle par le nez pour expulser le sang qui emprunte au final les mêmes rigoles que ses larmes précédemment.

L'homme à la capuche s'éloigne et entre dans le mobil-home pour rejoindre la fille. Maxime bouge dans tous les sens et tente de se libérer en attrapant ses chevilles pour délier ses liens mais son ventre proéminent l'en empêche. Il n'a plus ses abdos d'antan et il le regrette.

Quelques instants plus tard, les deux ravisseurs sortent enfin. L'homme à la capuche reste en retrait pendant que la fille s'approche de la table de camping.

Maxime implore sa grâce d'une voix faible, mais elle ne l'entend pas. Elle se saisit du couteau et vient lui murmurer quelque chose à l'oreille. Les yeux révoltés, il s'agite, juste avant que la femme ne lui tranche la gorge. Maxime n'arrive plus à respirer.

Son sang chaud lui masque la vue, il étouffe mais cette fois-ci, il n'arrive pas à reprendre son souffle. Il agonise une trentaine de secondes et meurt en se vidant de son sang.

Très calmement, son bourreau dépose le couteau sur la table. Elle se saisit de la grande aiguille d'une douzaine de centimètres, revient vers le corps de Maxime et d'un coup violent, la lui enfonce l'aiguille de moitié entre les yeux.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

21 septembre, 8h.

La PTS^[20] a investi les lieux depuis près d'une heure déjà. La scène de crime a été protégée, cernée par la rubalise de la police. J'ai été prévenu vers 7h30 par Hugo qui était d'astreinte cette nuit. Deux randonneurs adeptes des virées la nuit, avaient l'habitude de s'arrêter dans ce coin perdu. En arrivant, ils ont découvert le corps. Un meurtre sanglant a priori. J'ai laissé Maud et Giulia en sécurité à la maison de Colette et embarqué Sharko qui aime bien les sorties matinales.

La pointe du Brach'March est dans la direction de Cancale. Le ciel est bleu et le soleil se lève tranquillement, annonçant une journée magnifique. Quand j'arrive, Hugo et Arthur sont déjà sur place. Mon collègue a pris des photos qui complèteront celles de la PTS. Adèle doit nous rejoindre.

Je me stationne sur le petit parking aménagé et laisse divaguer mon chien qui s'engage directement vers l'endroit du crime. Hugo vient à ma rencontre en m'apercevant.

– C'est pas beau à voir, Commissaire. En tout cas, c'est certain, c'est le même mode opératoire que notre première victime. On a à faire à un tueur en série.

– Ou des tueurs... Le corps n'a pas encore été déplacé ?

– Non, la PTS s'apprêtait à le faire mais je leur ai demandé de vous attendre. Le gars s'est vidé de son sang.

Je découvre la scène macabre. Le type, pendu par les pieds, a été égorgé, il est exsangue. La plaie de sa gorge forme comme une seconde bouche qui semble sourire. Il a la même aiguille de matelas plantée entre les yeux. La signature est évidente.

- On a l’identité de la victime ?
- Pas encore... Nous n’avons pas retrouvé ses vêtements, ni ses papiers. Il s’agit d’un homme blanc entre quarante et cinquante ans.
- Tu as remarqué une trace de piquê ?
- J’ai regardé attentivement dans le cou mais avec le sang séché, c’est compliqué. Narco pourra nous en dire plus.
- A qui appartient cette bicoque ?

Hugo regarde Arthur et lui demande de poursuivre en souriant.

- Commissaire, le propriétaire est Armand Pariès. Il habite à Rennes et vient occasionnellement ici pour se ressourcer. En ce moment, il est en déplacement à Paris. Il a été contacté tôt ce matin et se met à notre disposition si nécessaire.
- L’endroit a probablement été utilisé sans son consentement.
- Oui Commissaire. Monsieur Pariès est un négociant en vin, marié, deux enfants et sans histoire.
- Vous le convoquerez dès son retour pour qu’il fasse une déposition. On a déjà vu des maris sans histoire devenir des monstres, la nuit.
- Bien Commissaire.
- Tu peux éviter de m’appeler Commissaire à tout bout de champ, tu sais ?
- Bien Com... Bien.

– Je veux tout savoir sur ce type et s’il connaissait Gaëtan Caron. Les choses évoluent. Nous avons deux meurtres identiques. Il y a donc un ou des tueurs en série. Il faut trouver le mobile si on veut les arrêter. Au boulot, messieurs !

Adèle arrive à cet instant. En voyant le corps manipulé pour être conduit à la morgue, elle a un mouvement de dégoût et met la main devant sa bouche.

- Même mode opératoire, Adèle. Nous avons officiellement un ou des tueurs en série dans la région.

– Qui n’hésitent pas à s’attaquer à des flics pour ne pas être gênés. C’est du lourd, Taran.

– Oui... Et pour l’instant, on n’a rien... On se fait balader !

Sharko, qui avait disparu revient renifler autour du sac mortuaire. Un des agents de la PTS lui donne un coup de pied au cul. Je m’insurge :

– Hey !!! C’est un chien policier !

L’homme me reconnaissant, blêmit :

– Excusez-moi Commissaire. Je croyais que c’était un chien errant.

Je fais un geste lui signifiant que ce n’est pas grave et reviens à notre conversation.

– Tu peux mettre des contrôles sur les axes routiers ? On ne sait jamais...

– Oui, j’y ai pensé et mes équipes font déjà le job. En tout cas, ceux qui ont fait ça connaissent bien la région.

– Pourquoi ?

– La première victime a été retrouvée sur la plage aux Pucés, connue essentiellement par les locaux ; La seconde aujourd’hui, découverte par des randonneurs de la région, dans un coin discret, en marge du GR 34, qui n’est pas non plus très fréquenté par les touristes de passage.

– Oui, tu as raison. On peut imaginer que le tueur est originaire d’ici.

– Oui... C’est une information importante. Si cette victime habite dans la région, cela veut dire que le meurtrier a un point commun avec elle : collègues, amis, ennemis, voisins, anciens camarades de classe... Si on trouve le point commun avec Caron et l’inconnu d’aujourd’hui, on trouve l’assassin.

– Impressionnante déduction Adèle.

– J’ai été à bonne école ! dit-elle en souriant.

Compte tenu du contexte, le client de ce matin est passé prioritairement sous les scalpels de Patricia Narco, notre légiste.

Dans l'après-midi, Hugo a trouvé l'identité de la seconde victime. Sa femme aurait alerté la police de sa disparition, pensant plutôt à un accident lié à l'alcool. Il s'agit de Maxime Mathorit, 49 ans, commercial en protections adultes pour incontinence, au chômage depuis quelques mois. Il vit avec sa femme Corinne dans un petit pavillon à Saint-Servan.

Elle a confié à Hugo qu'ils ne s'entendaient plus et qu'elle allait le quitter prochainement. Elle attendait le bon moment. Il sortait beaucoup le soir pour faire la fête avec un ami : Renan Leboit. Celui-ci a été interrogé en début d'après-midi et il a déclaré qu'il était rentré assez tôt car il était malade pour ne pas dire ivre.

Il aurait laissé Maxime Mathorit au bar La Belle Epoque.

Hugo et Arthur sont partis voir le patron du bar pour savoir s'il a remarqué quelque chose. Ils ont embarqué Sharko. Moi, je suis avec Narco, pour assister à l'autopsie de Maxime.

– La mort a dû intervenir entre minuit et trois heures du matin. Il a été égorgé comme un cochon et s'est vidé de son sang. Il a des plaies profondes aux chevilles, signes de liens serrés. Il a tenté de se libérer et a accentué ses blessures. Il avait pas mal picolé aussi. Ses organes sont imbibés d'alcool. J'ai cherché longtemps la marque d'une piqûre prouvant qu'il aurait été drogué et j'ai failli abandonner.

– Et ?

– C'est étonnant.

– Pourquoi ?

– Il a été piqué dans le pénis. Au regard du contenu de ses testicules, l'homme n'a pas eu de relations sexuelles le soir de sa mort.

– Au pénis... Ça veut dire quoi ? Qu'il était nu quand il a été drogué ?

– Certainement.

- A quel moment on se fout à poil à cette heure de la nuit ?
 - Quand on veut baiser, Commissaire.
 - Donc il était avec une femme.
 - Probable en effet, ou c'est un homosexuel refoulé, ou alors un naturiste nocturne.
 - Merci Narco. Nous avançons enfin !
 - Avec plaisir... Ah ! Tu veux savoir ce qu'il avait mangé avant de passer l'arme à gauche ?
 - Cela a un intérêt ?
 - Non, mais c'est émouvant de savoir que ce type avait mangé des joues de bœuf, le jour de sa mort...
 - Comment ça, des joues de bœuf ?
 - Oui mon cher ! Cela t'intéresse finalement ?
- Je claque la porte sans lui répondre.

Hugo avait pris soin de m'adresser sur mon téléphone, une photo récente de Maxime Mathorit. Je la montre à Myriam, la tenancière du Muguet, pour savoir si elle le connaît. Elle servait des joues de bœuf la veille de la mort de Mathorit.

Si l'on considère qu'il a commencé l'apéro tôt le 20 septembre, il est probable que le repas du midi ait été le dernier pour lui.

– Bien sûr Commissaire ! C'est Maxime ! Un gai luron le gars. Il vient une à deux fois par semaine manger le midi. Mais depuis qu'il a perdu son boulot, ce n'est plus le même... C'est terrible ce chômage. Si ça tenait qu'à moi, je lui aurais bien proposé de m'aider au service ici mais vous savez comment est Gino. Un jaloux ! Il ne veut que des femmes au service et des jeunes, le saligaud ! Car lui ne se gêne pas pour leur reluquer les fesses.

– Vous avez remarqué quelque chose de bizarre chez lui, hier midi ?

– Non... Il a dû partir avant que vous n'arriviez avec votre collègue gendarmette.

– Et les autres jours ? Rien de spécial ?

– Ben si !

– Dites-moi ?

– Il y a quelque chose qui me turlutait depuis l'autre fois. Et j'ai trouvé ! La femme qui vous a suivi, et bien elle le suivait aussi ! Elle avait les mêmes vêtements et cette capuche sur la tête. Je suis sûre que c'était la même femme.

– Vous êtes certaine Myriam ?

– Oui, Commissaire !

Elle se met au garde à vous et me salue.

– Repos... Cette femme venait souvent alors ?

– Elle venait en effet régulièrement depuis quelques temps. Mais elle s'arrangeait toujours pour ne pas montrer son visage. Cela m'agaçait et j'en avais même parlé à Gino. Mais vous savez, il y a tellement de monde le midi que c'est sorti de ma tête, comme on dit.

– Merci, votre aide est précieuse.

Je reçois un SMS d'Erwan : « *J'ai du nouveau. On se retrouve à la Caravelle dans une heure ?* »

Je lui réponds par l'affirmative et quitte le *Muguet*.

Bar *La Caravelle*, quartier de Rochebonne, Saint-Malo.

Il fait doux en cette fin d'après-midi. L'établissement fait face à la mer, avec une façade rongée par l'eau salée, prête à s'effondrer comme un château de sable. Le spectacle de la baie de Saint-Malo est magnifique. Les goélands virevoltent, tels des rapaces, autour d'un promeneur qui prend le risque de déguster un bout de pain, en levant les yeux avec méfiance... Quand j'entre dans l'établissement, j'aperçois Erwan, vautré sur une banquette noire, sirotant un whisky. En m'asseyant, je comprends qu'il n'en est pas à son premier verre.

– Ça va Erwan ?

– Je gère... Pas simple...

– Des nouvelles de Sorens ?

– Son état s'améliore. Elle m'a posé des questions sur l'enquête.

– C'est qu'elle va beaucoup mieux.

– Oui.

– Pourquoi tu voulais me voir, ici ?

– J'adore cet endroit... A marée haute, les déferlantes s'écrasent sur les baies vitrées. On se sent en sécurité mais toujours avec cette crainte qu'un jour, une vague défonce ces vitres et envahisse le bar.

– ...

– J'avais envie d'un verre et j'avais besoin de te parler en privé.

– Tu as trouvé quelque chose ?

– Oui... Je ne sais pas si cela a un sens mais j'ai le nom du commanditaire pour l'obtention du numéro de Malik Tariq.

- Ah bon ? C’est si simple ?
- Pas d’emballement, il s’agit certainement d’un pseudonyme, mais j’ai l’impression que notre type a utilisé ce nom par excès de confiance, pensant que personne n’arriverait à remonter jusqu’à lui.
- Et ?
- Théodore Béchoux.
- ...
- C’est un flic.
- Je ne connais pas. Il bosse où ?
- Dans Arsène Lupin.
- Comment ?
- Théodore Béchoux est un brigadier, personnage du romancier Maurice Leblanc, le père d’Arsène Lupin.
- Et quelle est ton idée ?
- Il serait possible que le commanditaire du piratage du numéro de Tariq soit potentiellement le recruteur des tueurs pour l’attaque de l’hôpital, et la tentative d’assassinat sur Sorens. Et que ce Théodore Béchoux soit un flic.
- Parce qu’il aurait choisi un nom de flic, comme pour nous narguer...
- Exactement !
- Cela pourrait se tenir, même si c’est tiré par les cheveux. Autre chose ?
- J’ai installé un logiciel espion pour pister le pseudonyme. Il y a une chance pour qu’il le conserve pour un prochain contrat. Ça vaut le coup d’essayer.
- Des éléments me font penser qu’une femme est impliquée dans ces meurtres.
- Une femme... Tu penses qu’on aurait affaire à une bande organisée ?

– Je ne sais pas... Ils sont au moins deux. Merci Erwan. Je t’offre la prochaine tournée.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Je suis repassé au bureau pour réfléchir et j'attends pour récupérer Sharko. Hugo et Arthur reviennent au commissariat vers 19h.

– Du nouveau, Hugo ?

– Oui, le patron nous a confirmé que le soir du meurtre Mathorit était au comptoir avec une femme, la quarantaine, jolie, brune. Je lui ai demandé de passer demain voir les collègues de l'identité pour faire un portrait-robot.

– Ok. Erwan a pisté sur le Dark net, le pseudo du type qui a obtenu le numéro de téléphone de Tariq. Il s'agit d'un certain Théodore Béchoux. Il semblerait que ce soit le nom d'un personnage dans Arsène Lupin.

– Arsène Lupin ? Pourquoi ?

– Oui... La théorie d'Erwan, c'est qu'il s'agit d'un flic.

– Un flic ? On avait laissé tomber cette hypothèse !

– Oui... En tout cas, nos investigations semblent contredire la thèse d'un tueur solitaire. Nous sommes certains aujourd'hui qu'il y a une femme dans le coup et peut-être un homme qui se cache derrière ce Théodore Béchoux.

– On n'a pas trouvé de lien entre les victimes pour l'instant.

– Il faut creuser sur Caron et Mathorit. Ils ont été tués de la même façon. Pour Varage, je penche plus pour une victime collatérale. Qu'en penses-tu Arthur ?

– Vous m'impressionnez Commissaire !

– Pourquoi ?

– Parce que vous imaginez toutes les hypothèses et cela semble tellement fluide chez vous.

– Merci mais encore ?

– Je ne sais pas... Je reste sur l'idée d'un règlement de compte entre trafiquants de drogue. Il faudrait en savoir plus sur Mathorit. Il était peut-être également trafiquant ou consommateur.

– Oui, tu as raison. Nous devons creuser encore cette piste. Je te laisse chercher de ce côté, petit.

– Merci Commissaire...

Arthur a les yeux qui brillent, il fuit mon regard.

– Emu ?

– Non... Reconnaissant.

Le soir, Roz Ven...

Giulia s'endort paisiblement dans mes bras. Je déambule dans la maison et visite malgré moi cette demeure où règne encore l'esprit de l'auteure libertine. J'explore le grenier et découvre une bibliothèque exclusivement réservée aux romans de Colette. J'en prends un au hasard, *La chatte*, et lis la quatrième de couverture tout en berçant ma fille. Une histoire d'amour qui se détériore à cause d'une chatte... Etrange... Il faudra que je prenne un peu de temps un jour pour lire, mais ce genre littéraire ne m'attire pas forcément... En fait, je ne sais même pas ce que j'aime comme lecture. Je me rends compte qu'il y a plein de choses que j'aimerais faire mais que je ne prends pas le temps de réaliser. Ma vie de flic me bouffe quasiment tout mon temps. Je ne sais pas ce que je transmettrai à Giulia... Il faudra que j'en parle à Maud.

Je dépose Giulia dans son petit cocon et rejoins Maud dans le salon. Les bûches crépitent dans la cheminée. La douce chaleur nous embrasse, il règne une ambiance tamisée avec ces photophores déposés dans tous les rabicoins de la pièce. Ma compagne me tend un verre de vin en me souriant.

– Tu crois que c'est ça le bonheur ?

– Quoi ? Quand Giulia dort ?

Elle éclate de rire et m'embrasse.

– Non ! Tout ça !

Elle tourne sur elle-même, grisée par le premier verre qu'elle a bu.

– Sans doute... dis-je pensivement.

Maud reconnaît mon air quand je suis soucieux.

– Ça va ?

Je la regarde fixement un instant puis me détends.

– Oui ! Ce vin est excellent !

– Morgon, cru du Beaujolais, 2020. Une petite bouteille dégotée par nos gardes au Carrefour Market de Saint-Coulomb, tu m'en diras des nouvelles !

Je m'assois dans le canapé face au feu de bois en souriant.

– J'aime ton humour, mon amour.

– Et moi j'aime ton...

– STOP !!! Pas de grossièreté, s'il-vous-plaît Madame !

– Mais Commissaire ! J'allais simplement dire : ton CHARME !

– Dans ce cas, vous êtes excusée !

Nous prenons le temps de boire la bouteille de Morgon en profitant de cet instant paisible. Maud m'avoue qu'elle s'ennuie et qu'elle aimerait reprendre le boulot. Elle propose de chercher une nounou qui viendrait à domicile le temps que l'enquête soit résolue. Je ne peux lui dire non. Maud fera ce qu'elle voudra, mais elle souhaite mon assentiment et je le lui donne, même si au fond de moi j'aimerais que nous partions loin d'ici, loin des criminels, sur une île ou dans un pays d'Amérique latine.

C'est Maud qui nous sort de nos pensées.

– Tu me fais une synthèse de l'avancée de l'enquête ?

Je m'exécute en lui confiant les derniers éléments : le travail d'Erwan pour chasser la personne qui s'est servie du Dark net pour nous mettre des bâtons dans les roues, son pseudonyme qui nous renvoie à Arsène Lupin et qui, d'après le détective privé, incriminerait un flic. Il y a aussi la présence de cette femme, brune, la quarantaine qui m'a suivi mais aussi Mathorit. Ce n'est pas une coïncidence et Maud pense la même chose.

– Il y a forcément un lien entre les deux victimes principales, Caron et Mathorit. Elles ont le même âge. Vous avez fouillé ?

– Oui, j’ai demandé à Hugo de poursuivre dans ce sens.

– Je vais chercher aussi, si tu veux bien.

– Ok.

– Théodore Béchoux... C’est bizarre de prendre le nom d’un personnage de Maurice Leblanc. Il y a certainement une raison, outre le fait qu’il puisse s’agir, en effet, d’un flic.

– Oui mais pour l’instant, je ne vois pas.

– Laisse-moi réfléchir... C’est peut-être ça la clé de cette énigme...

Quelques minutes plus tard, Maud s’est assoupie. Je suis sur le point de la rejoindre dans les bras de Morphée quand mon téléphone vibre.

Quai des Orfèvres...

– Allô Taran ?

– Adèle ?

– Désolée de t'appeler si tard, mais j'ai un truc pour toi. Une bagnole a cramé Quai des Orfèvres en face de la ville close. Il y a deux types carbonisés à l'intérieur, mais leur visage a été miraculeusement épargné grâce à un automobiliste qui s'est précipité avec son extincteur pour éteindre les flammes.

– Et alors ?

– Les deux types ont une balle dans le front. De plus, le coffre est ouvert et à l'intérieur nous avons découvert un arsenal : kalachnikov, pistolets, grenades et un fusil de haute précision. Un miracle que le tout n'ait pas sauté ! Tu saurais les reconnaître, les gars qui ont attaqué l'hôpital ?

– Sans aucun doute. J'arrive.

OceanofPDF.com

Je roule dans ma DS pendant trente minutes, longeant la côte, accompagné par le scintillement des feux des balises bercées par la houle de la Manche. À la radio Bashung chante *Immortels*, les paroles me font doucement écho.

J'arrive sur les lieux de la scène de crime, quai des Orfèvres. Adèle vient à ma rencontre pour me conduire vers la voiture carbonisée. Je m'approche et sens les chairs brûlées. J'ai un haut le cœur. J'ai toujours détesté cette odeur et je ne m'y ferai jamais. Je prends un gant en latex que je place sous mon nez. Les deux types sont calcinés. Leur tête a échappé miraculeusement à l'incendie criminel et je constate le même trou rouge entre les yeux, un travail de professionnel. Ce n'était sans doute pas des enfants de chœur, au regard de l'arsenal découvert dans le coffre de la voiture.

Je les reconnais immédiatement. Ce sont bien les deux russes qui ont attaqué l'hôpital et qui étaient venus pour Maud. Avaient-ils pour mission de la tuer, de l'enlever ou de lui faire peur ? Bizarrement, je ressens comme un soulagement. Ces types ne feront plus de mal à personne, c'est une bonne chose.

– Ces hommes n'ont eu aucune chance. Abattus comme des chiens. Ensuite, celui ou ceux qui ont fait ça ont mis le feu à l'aide d'un jerrican d'essence qu'on a retrouvé un peu plus loin. On l'a envoyé à la PTS pour analyse. On ne sait jamais.

– Ok Adèle. En même temps, c'est du travail de pro. Il est peu probable qu'on retrouve des traces papillaires.

– Oui... On tente d'identifier les deux victimes à l'aide de nos bases de données. On dépose les corps à la morgue ce soir, en espérant que le légiste pourra les autopsier demain.

– Je demanderai demain matin à Narco de faire le nécessaire. Merci Adèle. Je rentre chez moi, je suis crevé.

- Bonne nuit Taran. Ça va la petite Giulia ?
- Oui ! Elle dort comme un bébé ! Elle dort deux heures et pleure deux heures puis se rendort deux heures et ainsi de suite.
- Ah...
- Non, elle est adorable. Je crois que l'ambiance de Roz ven y est pour quelque chose.
- C'est un bel endroit, en effet.
- A demain Adèle.

Je suis rentré vers 23h hier soir. Tout le monde dormait à Roz ven, exceptés les policiers en faction. Quand j'ouvre un œil ce matin, je constate que Maud n'est plus là. Je m'étire en criant :

– Mon amour ?

Je traverse la cuisine sans trouver Maud. Soudain je m'inquiète, mon instinct m'alerte quand...

– OUAAAAAAAAH

Je pousse un cri de surprise et Maud me saute sur le dos en me chatouillant le ventre.

– Tu es folle, j'ai failli avoir une crise cardiaque !

– J'ai du nouveau !

– Du nouveau sur l'enquête ?

– Non, sur l'évolution du prix du lait maternel au CAC 40 ! Evidemment sur l'enquête. j'ai fait des recherches cette nuit pendant que tu ronflais.

– Vas- y balance.

– J'ai épluché la vie de Caron et Mathorit pour voir s'ils avaient des points communs.

– Oui, Hugo a déjà fait le boulot mais il n'a rien trouvé.

– Oui ! Parce qu'il n'est pas allé assez loin dans le temps ! Caron et Mathorit ont été placés à l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) sensiblement au même âge et dans le même foyer, La Passerelle à Paramé. Il est là le point commun. En fait, ils se connaissaient certainement quand ils étaient enfants.

– Et tu penses que le mobile de ces meurtres remonterait à cette époque ?

– Je ne sais pas encore mais j’ai vérifié, le foyer existe toujours. Leurs archives n’étaient pas numérisées à l’époque, il faudrait vérifier sur place. Je veux y aller avec toi !

Je réfléchis mais cela se tient. Il s’est peut-être passé quelque chose à cette époque qui aurait ressurgi aujourd’hui.

– Ok ! Un café et on file là-bas.

Maud bénit l’esprit de Colette car athée depuis toujours, m’embrasse et court se préparer.

Giulia est restée sous la garde de Sharko et d’un baby sitter du nom de Norbert Briquet, brigadier-chef de son état.

Durant le trajet, j’informe Maud de l’assassinat des deux assaillants de l’hôpital.

Cela prouve, s’il le fallait, que les commanditaires de cette affaire criminelle sont déterminés et qu’ils iront jusqu’au bout.

Reste le mobile. J’espère que notre visite au foyer

La Passerelle nous en apprendra plus sur Caron et Mathorit, et sur le déclencheur de ces meurtres macabres.

Maud a prévenu le directeur de l'établissement de notre visite. Le foyer se situe au bout d'une impasse, face à la mer. La vue est magnifique, on distingue l'île de Cézembre au large. Des vestiges d'une vieille porte médiévale ont été préservés et font office de portail à la grande bâtisse, austère, construite en pierre de granit. Nous nous garons dans la cour et c'est un petit homme chauve d'une soixantaine d'années à l'allure joviale qui nous accueille.

– Bonjour ! Je suis Mathurin Potiron, le directeur de l'établissement.

Nous le saluons et nous nous présentons.

– Venez dans mon bureau, nous serons plus tranquilles.

A cet instant, un ballon me frôle la tête et s'écrase contre la paroi d'une remise en tôle, produisant un bruit effroyable. S'en suit une nuée de gosses, excités qui slaloment entre nous.

– Ces enfants sont d'une vitalité ! s'exclame le directeur en souriant.

Nous le suivons, non sans jeter un coup d'œil derrière nous, afin de prévenir tout projectile lancé dans notre direction.

Nous montons quelques marches, et débouchons dans un grand hall. Le plafond est perché à au moins cinq mètres au-dessus de nos têtes, mettant en valeur un lustre en cristal d'un autre âge. Potiron nous conduit dans son bureau, situé au rez-de-chaussée sur la gauche. La pièce spacieuse est très joliment décorée. Un bureau en bois précieux trône près d'une grande fenêtre avec vue plongeante sur le jardin arboré. Un canapé et deux fauteuils club créent un espace cosy.

Le directeur se dirige vers un mini bar équipé de carafes de grand whisky.

– Je vous offre un verre ?

– Non merci, s’impatiente Maud.

L’homme, ayant senti l’agacement à peine masqué de ma compagne, se retourne l’air contrit.

– Oh excusez-moi, vous êtes sans doute pressés ?

Maud dégainé avant moi.

– Oui ! Nous aimerions consulter vos archives.

– Bien sûr ! Nous sommes en pleine numérisation. J’ai confié ce travail à un ancien pensionnaire qui est aujourd’hui gérant d’une petite entreprise d’informatique à Rochebonne. Vous souhaitez consulter une année particulière ?

– De 1985 à 1990.

– Ah... Celles-ci ne sont pas encore numérisées. Les dossiers papier sont à la cave. Vous voulez y aller immédiatement ?

– Oui merci, répond Maud.

Je n’ai toujours pas prononcé un mot et en observant ma compagne, je vois un flic en chasse.

– Vous étiez déjà le directeur à cette époque ? osé-je.

– Non. Je suis arrivé en 2010. Auparavant, j’ai été près de vingt ans directeur dans un foyer de l’enfance à Dijon et avant, éducateur dans plusieurs centres dans le nord de la France.

– Vous avez du personnel qui était présent à l’époque ?

Le vieil homme réfléchit puis soudain ses yeux s’illuminent.

– Oui, Bertrand, le jardinier ! Il travaille ici depuis l’ouverture de La Passerelle en 1980. Vous pourrez lui poser des questions, il doit s’occuper des parterres de roses dans le jardin.

Il règne une odeur de vieille église dans la cave. La porte récalcitrante est ouverte d’un coup d’épaule par le directeur. Un nuage de poussière nous

asphyxie immédiatement. Nous toussons en nous engouffrant dans la petite pièce dépourvue d'ouverture sur l'extérieur.

– Vous savez qui chercher, j'imagine ?

– Oui. Deux enfants ont fréquenté cet établissement sur cette période. Il s'agit de Gaëtan Caron et de Maxime Mathorit.

– Vous avez une chemise cartonnée pour chaque année, avec les entrées et les sorties, et un document listant mensuellement l'ensemble des enfants présents dans le foyer. Nous sommes une petite structure et je pense que vous trouverez assez rapidement ceux que vous cherchez.

– Merci à vous.

– Je vous laisse, le temps de vos investigations. Vous me trouverez dans mon bureau.

Potiron nous quitte en nous saluant d'un mouvement de la main.

Maud se lance immédiatement à la recherche des deux garçons. Je n'oublie pas qu'elle a été une jeune stagiaire qui a passé ses plus belles années dans des bibliothèques universitaires, archives municipales, départementales et dans bien d'autres endroits sentant l'odeur de moisi.

– Je vais interroger ce jardinier pendant que tu fouilles ici.

– D'accord. Je ne devrais pas en avoir pour longtemps. Ces archives semblent bien tenues.

Je remonte les escaliers qui me mènent vers la lumière. Je sors sur le perron et allume une cigarette. Le soleil me réchauffe le visage, je reste quelques minutes à savourer ce moment puis je fais le tour du bâtiment pour rejoindre le parc de l'établissement. L'endroit est magnifique. Il borde la falaise plongeant dans l'eau noire. Il y a une végétation riche empreinte d'exotisme. J'ai l'impression de faire un voyage aux îles des Caraïbes. Je repère enfin le fameux jardinier. Il est en équilibre sur un escabeau et tente désespérément de tailler un rosier qui s'étire au-dessus de la mer agitée.

– Bonjour Monsieur ! lancé-je.

Le gars, surpris, est déséquilibré et manque de passer par-dessus le mur de pierre. Il peste :

– Nom d'une pipe !

– Désolé, je ne voulais pas vous faire peur.

Il me regarde méfiant.

– Si vous voulez voir le directeur, il est dans son bureau.

– Oui merci, je l'ai déjà vu. Il m'a dit que vous étiez employé depuis l'ouverture du foyer. C'est exact ?

Le jardinier rejoint la terre ferme et s'approche de moi presque menaçant.

– Z’êtes qui ?

Pas intimidé par ce colosse d’au moins 1.90 m et taillé dans le granit, je lui réponds :

– Commissaire Courteline. Je viens au sujet de deux enfants qui ont séjourné ici.

Le rustre se recule instinctivement. Il n’aime pas trop la police apparemment.

– Y a beaucoup de pauv’ gosses qui sont passés ici. Je ne me souviens pas de tous.

– Il s’agit de Gaëtan Caron et de Maxime Mathorité, vous les avez connus ?

Il recule à nouveau. Sa réaction montre clairement qu’il sait de qui je parle.

– Vous leur voulez quoi ? Cela fait trente ans...

– Ils sont morts tout simplement.

Le jardinier encaisse la nouvelle difficilement. Il s’assoit dans l’herbe en marmonnant.

Je m’approche.

– Ça va Monsieur ?

Le type se cache le visage avec ses mains de géant puis les passe dans ce qui lui reste de tignasse.

– Monsieur ? insiste-je.

– Je me souviens d’eux...

– Ils étaient amis ?

– Oui... Ils étaient inséparables... Le jour où Maxime est parti, ça a été un déchirement pour Gaëtan et les deux autres... Comment ils s’appelaient déjà ?

– Ils étaient quatre amis ?

Le géant se relève et époussète sa cotte bleue d'un autre âge.

– Oui, il y avait aussi le petit Damien et Jean Jacques, je crois... Ils sont morts comment ?

– Assassinés.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Maud a trouvé toutes les informations sur les deux enfants de l'époque. Gaëtan Caron est arrivé en 1986 suite à son placement, il avait 12 ans. Ses parents étaient alcooliques et le battaient. Les services sociaux du département l'ont donc placé et quelques mois plus tard les parents sont morts dans leur sommeil par intoxication au monoxyde de carbone. Il a été adopté en 1989 par une famille bourgeoise de la région qui cherchait plus un baby sitter qu'un sixième enfant. Il a quitté ses parents adoptifs le jour de ses 18 ans.

Maxime Mathorité est, quant à lui, arrivé un an plus tard en 1987, il avait 13 ans. Le parcours est sensiblement le même que celui de son ami. Néanmoins, ses parents ont récupéré sa garde deux ans plus tard et il a quitté le foyer.

Ils se sont donc connus au foyer *La Passerelle*. Pour Maud, le mobile des meurtres trouve certainement sa source ici, il y a trente ans...

Ma compagne nous a rejoints dans le parc. Bertrand Matusier, toujours sonné, tente de rassembler ses souvenirs.

– Je vous présente le lieutenant Bartolli. Elle travaille avec moi sur l'enquête.

Matusier la regarde à peine et il demande :

– Comment sont-ils morts ?

– Je ne peux pas vous le dire. L'enquête est en cours. Mais nous pensons qu'il y a un lien entre leur mort et leur passage dans ce foyer. Il s'est passé quelque chose à l'époque qui pourrait nous mettre sur une piste ?

Sans réfléchir, le jardinier répond :

– Une disparition...

Maud, en alerte, demande :

– Quelle disparition ?

– Le petit Fab. Il était plus jeune que Caron et Mathorité. Il devait avoir une dizaine d'années. Il a disparu un soir de tempête. On n'a jamais su ce qu'il s'était passé. Ce fût un drame pour toute la communauté du foyer. La police a enquêté et a conclu à une fugue.

Maud poursuit son interrogatoire improvisé :

– Et vous y avez cru ?

– Jamais... Je connaissais bien le gamin. Il aimait ce lieu, il aimait ses camarades. C'était sa famille, ici.

– Qu'est-ce qui aurait pu se passer alors ?

– Je ne sais pas mais j'ai entendu parler les amis de Fab. Ils évoquaient une chute dans la mer.

– Une chute ?

– Oui. À l'époque, il n'y avait pas de clôture, ni de mur pour délimiter l'établissement. Et comme vous avez pu le voir, le terrain donne directement sur la mer. Il y avait juste une petite barrière en bois pour interdire l'accès à la falaise, mais je sais que les gosses la franchissaient pour se faire peur.

– Il serait tombé tout seul ?

– Les gamins disaient qu'il avait été poussé au-delà de la barrière et qu'il était tombé ensuite.

J'interviens :

– Vous en avez parlé à la police à l'époque ?

– Non...

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas... J'ai pensé que c'étaient des inventions, et puis le temps a effacé le drame, et la vie a repris sa routine.

Maud m'interpelle :

– Peut-être qu'il y a eu des témoins de ce drame ?

– Oui... (je tourne la tête vers le jardinier) – Monsieur Matusier ? Ce garçon, Fab, il avait des amis ?

– Oh que oui ! Ils étaient petits mais coriaces. C'était la bande des rapaces, c'est comme cela qu'ils s'appelaient.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

D'après le jardinier, la bande des rapaces était constituée du petit Fab qui a disparu, et des frères Owen : James et Marlow, deux enfants abandonnés d'origine américaine. La seule fille du groupe s'appelait Natacha, une vraie furie. Un dernier membre a intégré la bande, quelques semaines avant la disparition de Fab, mais Matusier ne se souvient pas de son prénom ni de son nom. Il est resté très peu de temps. Pour une raison qu'il ignore, ce petit a été transféré dans un autre établissement du côté de Dinan dans les côtes d'Armor.

– Vous êtes sûr que vous ne vous souvenez pas de son nom ?

Maud a noté tous les éléments et a décidé de retourner à la cave consulter les archives afin d'identifier les enfants des deux bandes.

– Oui, je suis désolé... La seule chose qui me revient c'est que c'était un passionné des romans d'Arsène Lupin.

Stupéfaction ! Cela fait écho aux recherches d'Erwan sur le darknet et le mystérieux Théodore Béchoux, personnage d'Arsène Lupin.

– Vous êtes sûr ?

– Oui. Il a même oublié son livre en partant ! Je m'en souviens bien car il est toujours à la bibliothèque du foyer. Je l'ai emprunté récemment pour le lire.

– Quel est le titre de ce roman ?

– *L'Aiguille creuse.*

OceanofPDF.com

1988...

Les éclairs zèbrent le ciel sombre et illuminent la mer d'encre en furie. Au loin, le phare du Grand Jardin, planté sur son rocher, tente désespérément d'avertir du danger, de son puissant faisceau lumineux tournant sur lui-même, et propose pendant une seconde, un bout du décor magistral offert par la tempête. Quel navire pourrait s'aventurer dans ce no man's land liquide ?

Le bruit assourdissant de l'orage et de la pluie s'écrasant sur le toit en ardoise, m'a sorti du sommeil. Les yeux mi-clos, je scrute ce paysage tourmenté par la petite lucarne qui se situe à la tête de mon lit en ferraille. Chaque mouvement le fait couiner mais cela ne semble pas gêner les autres enfants du dortoir qui dorment profondément.

Cela fait deux mois que mes parents sont morts dans un accident de voiture. Ils se sont tués sur la route de la côte entre Saint-Malo et Cancale en rentrant d'une fête chez les Coblots, des amis de longue date. Ils m'avaient confié à une baby sitter attardée, qui a passé sa soirée devant des séries débilés en bouffant des chips pendant que je lisais dans ma chambre, *l'aiguille creuse* de Maurice Leblanc, le créateur du célèbre Arsène Lupin. A 9 ans, je pouvais me garder tout seul mais mes parents me voyaient encore comme un être frêle et faible. Les virages de Saint-Coulomb juste avant l'île Duguesclin ont eu raison de la conduite sportive de mon père... Il faut dire qu'il avait beaucoup bu ce soir-là. Les analyses ont détecté un taux d'alcool supérieur à 2,5 grammes dans son sang et ma mère était a priori dans le même état. La Fiat Punto est partie tout droit dans un champ de choux. Plusieurs tonnes ont complètement disloqué la voiture. En surprenant la conversation des gendarmes, j'ai appris que mes parents avaient été retrouvés en plusieurs morceaux.

Ma seule famille était mon oncle, Sam, alcoolique, vivant seul dans un appartement sordide de Saint Servan et incapable de s'occuper de moi. Les services sociaux n'ont pas hésité. Une semaine plus tard, juste après l'enterrement de mes parents au cimetière de Lorette, j'ai été placé à la Passerelle, un foyer pour orphelins, situé à Paramé, un des quartiers de Saint-Malo.

Il y a un mois que je vis dans ce grand bâtiment des années 1920, accroché à la falaise, face à la baie de Saint-Malo. La vue est impressionnante, je ne m'en lasse pas. Je me suis fait quelques amis mais aussi des ennemis. Ici, il faut se battre pour survivre. J'ai dû m'adapter...

Ce n'est pas mon physique qui m'a aidé à me défendre, mais plutôt mon intelligence. J'ai su m'entourer de camarades qui savent me protéger et m'obéir. En échange, ils sont devenus avec moi la bande des *rapaces* que beaucoup craignent. Il y a Marlow et James, les deux frères. Ce sont les gros bras de la bande. Leurs parents, d'origine américaine, junkies tous les deux, les ont abandonnés pour repartir aux Etats Unis, il y a trois ans. Fabrice, qu'on appelle « Fab », est un peu bizarre. On ne sait pas d'où il vient, s'il est fou ou simplement renfermé. Sa qualité est de se fondre dans tous les environnements, d'être invisible et c'est précieux quand vous êtes enfermés dans un orphelinat. Et puis, il y a Natacha, qu'on surnomme « Nana ». C'est la fille du groupe, blonde, élancée, rieuse, et toute la bande en est amoureux, même moi... Mais je ne le montre pas, cela serait un signe de faiblesse.

Soudain, le ciel s'illumine comme en plein jour sous les projecteurs des éclairs, je les vois...

De dos, quatre adolescents cernent un plus petit que je reconnais immédiatement : Fab. Il semble terrorisé. La pluie redouble de violence et le ciel s'embrase. Je le vois franchir la clôture en bois. De l'autre côté, c'est une zone interdite. Il y a la falaise puis plus bas la mer en furie, monstrueusement sombre, prête à dévorer celui qui s'approche de trop près. Les autres s'avancent et pressent le jeune garçon vers le vide.

Soudain, le noir reprend ses droits et me cache la scène. J'ai envie de crier, d'appeler à l'aide mais je ne peux pas quitter des yeux l'endroit où le drame

s'annonce. La lumière réapparaît... Mon ami a disparu. Je vois les ados s'enfuir. En un instant, il n'y a plus personne.

Fab est tombé... Je suis sous le choc, je crois entendre le cri de mon ami. Je reste calfeutré quelques minutes sous mes couvertures, le temps que la peur s'éloigne et que jaillisse la colère.

OceanofPDF.com

Maud a retrouvé l'ensemble des enfants de l'époque. Huit gosses que le destin a scellés. Deux sont morts. Nous avons identifié celui passionné par les romans d'Arsène Lupin. Pour cela il a fallu que je récupère le roman dans la bibliothèque. A l'intérieur de la couverture, il y avait les initiales : C. L pour Charles Loroit. Ce nom est venu grossir la liste des autres et il devient le suspect numéro 1.

Nous avons rejoint Hugo, Arthur et Adèle au commissariat. C'est l'heure du débrief. C'est Maud qui commence. Elle inscrit sur un tableau blanc les noms des protagonistes au fur et à mesure de sa démonstration.

– La bande de grands : Gaëtan Caron, Maxime Mathorit, Damien Jacquet et Jean Jacques Gaudrier. Les deux premiers sont morts, assassinés avec le même mode opératoire : pendus par les pieds, nus, égorgés avec une aiguille de matelas entre les yeux. La seconde, la bande des petits : ils se faisaient appeler *Les rapaces*. Cette bande était constituée de Fabrice Bernot dit « Fab », des frères Owen, James et Marlow, de la seule fille de la bande, Natacha Charline, et pour finir de Charles Loroit. Celui-ci était un fan de Maurice Leblanc et notamment de son personnage, Arsène Lupin. Le gamin est parti en laissant le roman qu'il lisait, *l'Aiguille creuse*.

Adèle intervient :

– L'Aiguille creuse ! Comme l'aiguille plantée dans le front des victimes ?

– Exactement Adèle ! s'exclame Maud.

– Il y aurait donc eu un événement à cette époque qui déclencherait aujourd'hui cette barbarie ?

– On peut l'imaginer, ponctue-je.

Hugo prend la main à son tour :

– Ce qui expliquerait également le pseudo de Théodore Béchoux utilisé sur le Darknet pour recruter des tueurs !

– Oui Hugo. Le mobile de ces meurtres prend sa source en 1988.

– 1988, Commissaire ? demande Arthur.

– En 1988, un jeune garçon de 10 ans a disparu. Il appartenait à la bande des rapaces et s'appelait Fabrice Bernot. La police a conclu à une fugue mais le jardinier qui était déjà employé du foyer à l'époque, a entendu parler les enfants. Il semblerait qu'il soit tombé de la falaise, poussé peut-être par d'autres enfants.

– Il aurait été poussé par la bande de Caron et Mathorit. Il y aurait eu un ou des témoins, et la bande des rapaces vengerait leur ami disparu, déduit Adèle.

– Oui, c'est certainement ça, mais pourquoi se venger trente ans plus tard ? C'est incompréhensible ! s'exclame Hugo.

– Il y a sûrement une raison et nous allons chercher... Notre priorité est de retrouver les membres des deux bandes qui sont encore vivants. Je veux tout savoir sur eux. Hugo et Arthur vous cherchez les deux restants de la bande de Caron. Adèle et moi, on s'occupe de la bande des rapaces. Je veux des résultats rapidement car nous avons potentiellement encore deux cibles : Damien Jacquet et Jean Jacques Gaudrier. On refait un point ce soir.

Les collègues quittent la salle de réunion pour se mettre au boulot. Je me retourne vers Maud, je sens de la colère en elle.

– Ça va ?

– Et moi ? dit-elle froidement.

– Quoi toi ?

– Je fais QUOI MOI ! s'exclame-t-elle.

Je me sens comme un con. Je devrais répondre « Mais mon amour, il faut que tu te reposes et que tu t'occupes de Giulia » et puis je me dis que si je

lui rétorque ça, je vais me prendre une table en pleine face ! Alors j'hésite, je tergiverse, je panique.

– Je ne veux pas que tu t'exposes. Tu repars à Roz ven. Tu feras un point avec Erwan et tu fouilles dans les fichiers de la police et de la Gendarmerie. Je veux savoir si certains sont connus de nos services.

Je sens Maud s'apaiser.

– Tu me mets dans l'enquête, hein ?

– Oui mon amour...

– Je t'aime !

Elle m'embrasse, claque la porte de la salle en criant « HOURRA !!!!! ».

Je suis faible... Un signe de vieillesse ? J'allume une cigarette en regardant l'affiche : « *interdit de fumer dans ces locaux* » et je marmonne :

– Je t'emmerde...

OceanofPDF.com

Nos recherches ont été efficaces. Adèle a rapidement obtenu l'information sur les frères Owen. Ils sont morts il y a dix ans dans un accident d'avion au Guatemala. Ils étaient en vacances ensemble. Pas de famille, pas d'enfant... Concernant Natacha Charline, on a perdu sa trace depuis 2016. Elle s'était mariée à un certain Laurent Lepers qui est mort d'une crise cardiaque en 2014. C'était un promoteur immobilier très riche. Sa femme a hérité de sa fortune colossale. Elle est partie s'installer sur l'île de Saint-Martin, c'est là qu'elle a disparu des radars. Généralement quand on disparaît comme cela, c'est de manière volontaire.

Reste Charles Loroit. Surprise ! Le fichier des impôts nous indique qu'il habite Saint-Malo dans le quartier de Rothéneuf. Immédiatement, nous contactons Hugo et Arthur, qui sont sortis, pour qu'ils nous rejoignent à son domicile.

La maison se situe à côté de la plage du Lupin, non loin de la plage aux Pucés où nous avons retrouvé le corps de Caron. Nous entrons dans un vaste jardin mal entretenu. Les pissenlits sont légion et constellent ce champ d'herbes hautes. Les volets sont fermés, la maison semble inhabitée. Hugo et Arthur n'arrivent pas. Nous décidons d'entrer.

Adèle fait le tour pour chercher une autre issue, je me présente à la porte principale, la main sur la crosse de mon pistolet. Je sonne. Aucun bruit à l'intérieur, rien ne bouge. Je sonne à nouveau. Rien...

Je décide de pénétrer dans la maison sans commission rogatoire. Je m'arrangerai avec la procédure plus tard. Il y a quelque chose qui cloche. Je sors mes instruments pour forcer la serrure. La porte s'ouvre... Je m'empare de mon Sig Sauer et crie :

– POLICE ! Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse.

– Monsieur Loroit ?

La poussière recouvre le carrelage de l'entrée. Il n'y a plus personne depuis longtemps dans cette maison. Je pénètre dans le salon. Une bouteille de bière est entamée sur la petite table. Un bol, avec des chips moisies lui tient compagnie depuis des lustres. Je range mon arme dans son holster et me dirige vers la cuisine. J'ouvre la porte fenêtre pour faire entrer Adèle.

– Alors ? me demande-t-elle.

– Rien... La maison est vide depuis longtemps.

– Bizarre... Tu as vu ? La cuisine est restée figée. Il y a encore la vaisselle qui sèche sur l'évier. Et la corbeille à fruits est pleine d'oranges flêtrées. La vie s'est arrêtée ici d'un coup.

– Ouais... Je n'aime pas ça. Viens, on va voir les chambres.

Un couloir chargé d'une tapisserie verdoyante mène à l'espace nuit. Nous nous y engageons et immédiatement l'odeur caractéristique de la mort vient nous attaquer les narines... Nous peinons à avancer tellement elle est prenante. D'un coup de pied, j'ouvre la première porte. C'est un débarras. La seconde doit être une chambre d'amis. La dernière est au bout du couloir.

Je pousse la porte entrouverte et découvre l'horreur : un corps pendu en décomposition. Adèle à peine entrée, sort pour vomir. Je bouche le plus possible mon nez en inspectant la chambre. Le cadavre est dans cette position depuis plusieurs semaines, c'est indéniable. S'il s'agit de Charles Loroit, ce n'est pas lui notre coupable. Sur la table de nuit un livre, *l'Aiguille creuse* de Maurice Leblanc. Le livre est ancien au regard de la couverture cornée et des pages jaunies. Je le feuillette machinalement comme un flic et découvre à l'intérieur une inscription : *A Fab, mon ami*.

Je sors et contacte la PTS.

Adèle, livide, me demande :

– C'est Loroit ?

– Sans doute... Il faisande depuis pas mal de temps au bout de sa corde. Ce n'est donc pas notre assassin.

– Merde...

OceanofPDF.com

De retour au commissariat, je demande au brigadier Novak si Hugo et Arthur sont rentrés. Elle me répond par la négative. C'est bizarre. Depuis qu'ils sont partis, ils ne donnent plus signe de vie. Je tente à nouveau de contacter mon collègue. Je tombe immédiatement sur la messagerie.

Sharko est revenu avec l'agent qui a ramené Maud à Roz ven. Il était planqué comme d'habitude derrière le comptoir de l'accueil avec son bol d'eau et ses croquettes.

– Novak ! Demandez aux patrouilles de chercher la voiture qu'a emprunté Hugo ce matin. Et appelez-le toutes les dix minutes.

– Bien Commissaire.

Adèle me rejoint, inquiète également.

– Ils ne sont pas là ?

– Non... Je n'aime pas ça. Hugo m'aurait tenu informé de leur recherche. Il y a quelque chose qui cloche. Je vais téléphoner à Maud pour savoir si tout va bien.

Adèle est contactée par ses collègues pour une intervention, elle repart immédiatement. Je m'isole dans mon bureau.

– Maud ? Tout va bien ?

– Oui, je bosse.

– On a retrouvé un type pendu, c'est certainement Charles Loroit. Il n'est plus suspect car cela faisait un bout de temps qu'il se balançait au bout de sa corde. J'ai mis la PTS sur le coup pour l'identification et les analyses.

– Potentiellement, il ne reste que Natacha Charline.

– Oui, j’ai deux gars qui tentent de retrouver sa trace mais cela semble compliqué. Tu as eu Erwan ?

– Oui, je viens juste de l’appeler, il voulait te contacter. Il y a eu du mouvement sur le darknet. Théodore Béchoux a lancé une nouvelle commande. Erwan n’a pas réussi à décrypter le message mais le réseau s’est emballé pendant une heure et puis plus rien, aucune trace. Le pseudo a également disparu comme s’il n’avait jamais existé.

– Ce n’est pas rassurant. Je vais lui demander de passer à Roz ven donner un coup de main à l’équipe de protection.

J’aurais dû laisser Sharko avec ma famille...

– Tu crois que nous sommes en danger ?

– Je ne veux courir aucun risque d’autant plus qu’Hugo et le jeune stagiaire ne répondent plus à nos appels.

– Mon Dieu...

– Tu as trouvé des informations de ton côté ?

– Oui. Enfin rien sur les fichiers de la police. Du coup j’ai fouillé sur Loroit et Charline justement. Loroit est bibliothécaire dans une petite librairie à Saint-Malo. Ses revenus ne sont pas mirobolants mais il vit néanmoins dans une maison à Rothéneuf qui vaut de l’or. Son compte en banque est bien garni. Il a un virement chaque mois de 3000 €. Je pense que c’est Natacha Charline qui lui verse cette somme.

– Pourquoi Charline ?

– Parce que la banque qui fait ce virement mensuel est située à Saint-Martin, et que le créancier est une certaine Clarisse d’Etigues, Comtesse de Cagliostro, épouse d’Arsène Lupin.

– Oui en effet, il n’y a pas de doute.

– Je pense que Natacha Charline se prend pour une héroïne de roman. Elle a réussi à devenir invisible et prend différentes identités dont celle-ci. Avec sa

fortune considérable, c'est elle qui pourrait être l'instigatrice de ces meurtres pour venger Fabrice Bernot mort il y a trente ans...

– Tu peux contacter les collègues d'Interpol^[21] pour savoir s'ils la connaissent et où se trouve Natacha Charline ?

– C'est déjà fait ! J'attends leur retour dans la journée.

– Parfait.

Nous avons reçu les résultats ADN en fin d'après-midi. Le pendu de Rothéneuf est bien Charles Loroit. Hugo et Arthur sont toujours introuvables. Nous avons lancé un avis de recherche. Nos collègues de la Gendarmerie ont mis en place des barrages routiers dans tout le secteur. Maud a eu la réponse d'Interpol concernant Natacha Charline. Elle n'apparaît pas dans les fichiers de la police de Saint-Martin. Elle a disparu de tous les fichiers depuis plusieurs années. Du coup, ils lancent une enquête pour disparition et usurpation d'identité.

Natacha Charline devient notre suspect numéro un. Nous avons retrouvé la trace de Damien Jacquet. Il est installé avec sa femme et ses deux enfants à Rennes. Ils ont été mis sous protection policière le temps que l'enquête soit bouclée. Concernant Jean-Jacques Gaudrier, c'est plus compliqué. Sa femme nous a informé qu'il était en déplacement dans le sud de la France pour voir des clients. Il est chargé d'affaires en matériel médicalisé. Nous venons de contacter son employeur et il nous a informé que Jean-Jacques Gaudrier n'est jamais arrivé à Arles... Nous avons lancé un avis de recherche sur sa personne.

Je suis épuisé ce soir... Je m'apprête à rentrer à Roz ven quand je reçois un appel d'Adèle.

– Adèle ?

– Mauvaise nouvelle Taran...

– Hugo ?

– Non ! Le corps d'un homme pendu par les pieds et égorgé vient d'être découvert par un promeneur à côté du chantier naval de la Passagère.

OceanofPDF.com

Le cimetière de bateaux jouxte le chantier naval. C'est un promeneur baladant son chien qui a découvert le corps de l'homme accroché à une vedette rouillée de la compagnie Emeraude Island. C'est le même mode opératoire : pendu par les pieds, égorgé, avec une aiguille plantée entre les yeux. Le sang a maculé la vase verte, l'effet est écœurant. Avec le vent qui s'est levé, la tête du supplicié heurte, au rythme des petites rafales, la coque métallique. La nuit tombe, des projecteurs sont installés à la va-vite par l'équipe de la PTS. Je le reconnais grâce aux photos que nous avons fait circuler, il s'agit de Jean-Jacques Gaudrier. En m'approchant, je m'enfonce dans cette matière grise, méphitique. Je peste de salir mes boots. Adèle m'aperçoit et malgré la situation dramatique, sourit.

– Tu n'aurais pas dû t'approcher !

– Purée, c'est dégueu ! Heureusement que Sharko est resté au commissariat, il m'aurait salopé mes sièges !

Elle finit par éclater de rire, je fais de même. Les gars de la PTS s'arrêtent un instant pour nous regarder, interloqués voire choqués. C'est à cet instant que je reçois un appel de Maud.

Immédiatement, je me rembrunis. Je sens le danger.

– Taran, ils sont là...

– Planque toi avec Giulia, j'arrive.

Je raccroche sans attendre sa réponse.

Je rebrousse chemin en salopant définitivement mes chaussures. Adèle, qui a compris, me suit sans me poser de question. Nous sautons dans ma voiture, direction Roz ven.

OceanofPDF.com

Roz ven, 21h...

Le policier en faction au portail de la maison a donné l'alerte. Trois véhicules se sont garés un peu plus haut, sur le parking destiné généralement aux vacanciers qui viennent se baigner sur la plage de la Touesse, juste en dessous de la maison de Colette.

L'agent Rhiard a demandé à Maud et son invité de rester dans la maison par sécurité. Il est reparti vérifier l'information de son collègue. Quatre policiers sont de service ce soir. Erwan Marec est arrivé en fin d'après-midi pour prêter main forte aux forces de l'ordre. Il vérifie son arme de poing pendant que Maud va chercher son Sig Sauer. Giulia dort paisiblement dans sa chambre.

Les premiers coups de feu interviennent trois minutes plus tard. Instinctivement Maud et Erwan se baissent. Ils se sont installés dans le salon. Les deux fenêtres donnent sur le parc. Ils verront arriver les assaillants s'ils franchissent la ligne de défense des policiers.

Cela tire dans tous les sens. Des balles perdues font éclater les carreaux des fenêtres de la façade. Étonnamment, Giulia ne se réveille pas.

Elle sait sans doute que ses parents sont des flics et qu'il faudra s'y habituer.

La nuit sombre est éclairée par les flashes des coups de feu provenant de kalachnikov.

– Taran devrait arriver rapidement.

– J'espère ! Car en face, ça ne rigole pas ! s'exclame Erwan.

Et puis, le silence revient... Erwan regarde Maud, postée à l'autre fenêtre et lui dit solennellement :

– Il ne reste plus que nous... Economise tes balles. Quand je te dirai de partir te cacher avec Giulia, tu le feras sans protester. Fais-en le serment.

Maud, dévastée, acquiesce sachant pertinemment que leur chance de survie est minime. Elle aurait refusé s'il n'y avait pas eu sa fille. Mais elle n'a pas le droit de la laisser seule. Elle cherche toujours la raison de ces attaques.

– Pourquoi nous en veulent-ils ? C'est certainement lié à cette enquête.

– Probablement... L'attaque de l'hôpital, Sorens blessée, Hugo et le stagiaire introuvables, ça fait beaucoup non ? Comme si on tentait de vous empêcher d'agir.

– Nous empêcher d'agir... murmure-t-elle.

La façade de la maison de Colette est criblée de balles dans la minute qui suit. Maud et Erwan se cachent sous les fenêtres, dans l'impossibilité de riposter. Et puis, les tirs s'estompent. Ils en profitent pour sortir la tête et répliquer en tirant au hasard. Une rafale passe juste au-dessus de leur tête. Il s'en est fallu de peu pour qu'ils soient touchés. Soudain, Maud perçoit les pleurs de Giulia. Son cœur se serre, les larmes coulent sur ses joues. Erwan, témoin de la scène, lui demande de partir et d'emmener sa fille loin d'ici. Maud n'hésite pas.

L'amour pour l'être qui a grandi dans son ventre est plus fort que tout. Elle se lève et court vers la chambre. Elle ne voit pas l'ombre cachée derrière un grand buffet breton. Quand elle arrive dans la chambre, Giulia n'est pas dans son lit. Elle panique, se retourne, mais trop tard. Natacha Charline lui assène un coup de crosse dans la tempe. Maud s'écroule sur le parquet.

Erwan de son côté a changé de position pour ajuster des tirs. Une petite lucarne lui permet de mieux voir ce qui se passe dehors. Il s'apprête à éliminer un des assaillants quand une balle lui traverse le corps... Il tombe lourdement sans avoir vu son agresseur.

OceanofPDF.com

Ma DS s'engage dans l'allée qui mène à la maison de Colette. Tout semble calme, la lune éclaire la maison. Adèle a son arme en main, prête à riposter en cas d'attaque. Nous découvrons avec horreur, éclairés par les feux de la voiture, les corps criblés de balles des quatre policiers. Je tente de rester concentré, même si la situation semble désespérée. Nous entrons et découvrons le salon dévasté par les impacts. Adèle s'écrie :

– Erwan !

Nous nous précipitons vers le détective privé, allongé sur le sol, baignant dans une mare de sang. Une balle lui a traversé l'épaule, il est mal en point.

– Il est vivant ! Appelle les secours, Adèle !

Pendant ce temps, j'avance prudemment vers les autres pièces de la maison. Je crie :

– MAUD ?

Pas de réponse... Soudain, j'entends les gazouillis de Giulia. Je me précipite dans sa chambre, elle est allongée sur son lit. Le mobile, que nous avons acheté à La Marelle, le magasin de jouets en bois intra-muros, tourne et hypnotise notre fille. Je m'assure qu'il n'y a personne et la prends dans mes bras. Je l'embrasse en lui susurrant que tout va bien. J'ai un très mauvais pressentiment... Mon téléphone vibre, un numéro masqué.

– Allô ?

– Commissaire Courteline ?

Une voix de femme.

– Je suis Natacha Charline. J'imagine que vous savez qui je suis, donc je vais aller à l'essentiel. Votre femme est avec moi.

– Elle va bien ? Passez-la-moi !

– Doucement Commissaire. Elle est en vie pour le moment mais il va falloir que vous fassiez quelque chose pour moi si vous voulez la revoir vivante et permettre à votre fille d’avoir une maman.

– Que voulez-vous ?

– Damien Jacquet.

– Il est sous protection.

– C’est votre problème, pas le mien. Je vous donne jusqu’à demain midi pour le récupérer et me l’amener à l’adresse que je vous enverrai à 11h30. Vous viendrez seul avec lui évidemment. Si vous n’êtes pas au rendez-vous, votre femme terminera sa vie de la même manière que Caron, Mathorit et Gaudrier. Vous imaginez le tableau Commissaire ? Je suppose que ce n’est pas ce que vous voulez. Alors dépêchez-vous, le compte à rebours est lancé.

Elle raccroche. Je reste figé, Giulia se tortille dans mes bras. Je l’embrasse tendrement et la dépose dans son lit. Adèle me rejoint dans la chambre.

– Alors ?

– C’était Natacha Charline...

– Et Maud ?

– Enlevée... Charline veut Damien Jacquet en échange de sa libération.

– ...

OceanofPDF.com

Cette enquête tourne au fiasco. Plus de la moitié de mon équipe est au tapis, et ma femme est prise en otage par celle qui a manigancé de A à Z cette tuerie organisée. Il est clair que ces meurtres sont liés à la disparition dramatique du jeune Fabrice Bernot en 1988, tombé du haut de cette falaise au foyer La Passerelle. Trente ans plus tard, sans connaître à ce jour l'effet déclencheur, Natacha Charline, riche héritière disparue depuis plusieurs années des tableaux de l'administration française et de Saint-Martin, est réapparue pour assouvir sa vengeance : tuer les auteurs de la mort de Fab son ami.

Elle a mobilisé des moyens financiers très importants pour payer des tueurs professionnels afin de nous empêcher de mener à bien cette enquête. Cette volonté affichée de nous éliminer pour accomplir son œuvre est incroyable. J'ai rarement vu une telle détermination chez un criminel, cela dépasse même l'entendement. Je n'ai pas vu l'ampleur du danger et je le regrette aujourd'hui. Je dois sauver Maud par n'importe quel moyen, même s'il faut franchir la ligne rouge...

OceanofPDF.com

Le lendemain vers 9h, dans la périphérie de Rennes.

Les hommes de l'équipe de protection me saluent. Damien Jacquet et sa famille sont dans une maison appartenant au Ministère de l'intérieur, située à Thorigné Fouillard. J'ai prétexté un interrogatoire pour emmener le dernier membre de la bande ciblée par Natacha Charline. Je n'ai pas le choix si je veux avoir une chance de sauver Maud.

– Vous me voulez quoi ?

– Juste vous interroger sur ce qui s'est passé il y a trente ans, Monsieur Jacquet.

– J'ai déjà tout dit aux flics.

– Oui mais c'est moi qui conduis cette enquête et j'ai besoin de vous entendre.

Adèle nous attend dans la voiture banalisée. Jacquet entre, Adèle le salue en se présentant.

– Un gendarme ?

– Oui Monsieur Jacquet. C'est ce qu'on appelle la coopération entre Police et Gendarmerie, répond le brigadier.

– Vous m'emmenez où ?

Je réponds laconiquement :

– Saint-Malo.

L'homme s'insurge.

– Pourquoi Saint-Malo ? Vous pouvez m’interroger au commissariat de Rennes ou même dans la voiture ! Je n’ai pas grand-chose à dire, vous savez ?

– Taisez-vous Monsieur Jacquet... Nous allons à Saint-Malo pour pouvoir vous confronter avec un autre témoin.

– Qui ? Gaudrier ?

– Oui...

– Je ne l’ai pas vu depuis le foyer ! Cela n’avancera à rien.

– TAISEZ VOUS !

L’homme obtempère en marmonnant des insultes à mon encontre.

Nous arrivons au commissariat vers 10h15. J’installe Jacquet dans mon bureau et le laisse seul. Novak m’informe qu’elle n’a toujours pas de nouvelle de nos deux collègues. Ils ont eu certainement des ennuis mais la priorité est Maud pour l’instant. Avec Adèle, nous étudions toutes les possibilités pour l’échange des otages. Je veux que Natacha Charline comprenne que je ne suis pas né de la dernière pluie. Je vais libérer Maud et arrêter la riche héritière.

Nous mettons en œuvre le maximum de dispositions. Jacquet s’impatiente dans mon bureau. Novak lui a apporté un café mais il trépigne. Je reviens juste au moment où je reçois le SMS de Charline : « *Plage du Nicet* » dans trente minutes. Je transfère le message à Adèle et annonce :

– C’est le moment, Monsieur Jacquet !

L’homme surpris me demande :

– Le moment pour quoi ?

– Pour réparer vos fautes. Venez avec moi.

– Mais...

– Ne discutez pas ou je vous mets les menottes.

– ...

Sans résistance, Jacquet me suit jusqu'à la voiture. Je jette un dernier coup d'œil à Adèle qui me fait un signe de la main et croise ensuite les doigts.

Ce que je m'appête à faire est très risqué mais...

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Le site de la plage du Nicet est très encaissé, c'est pour cela que Natacha Charline l'a choisi. Le seul accès, à part la mer, est un escalier pentu d'une cinquantaine de mètres. Je me stationne non loin et tire Jacquet pour le sortir de la voiture. Il devient récalcitrant, on le serait pour moins que ça. Je n'ai plus le choix, je dégaine mon arme et la pointe dans le dos de l'homme. Il prend peur.

– Vous êtes malade ! Vous faites quoi ?

– Taisez-vous et avancez !

Je reçois un autre SMS : « *Déshabillez-vous entièrement tous les deux. Sans arme et avec votre téléphone.* »

Interloqué, je demande à Jacquet de se mettre à poil pendant que j'enlève ma chemise.

– Dépêchez-vous !

– Et si je refuse ?

– Je vous bute...

Il considère ma détermination avec stupeur mais cela lui suffit à enlever ses vêtements.

Une pancarte de la préfecture informe que la plage est interdite pour le moment à cause d'un risque fort d'éboulement. Nous entamons la descente.

Une fois en bas, nous nous dirigeons vers la mer, basse à cette heure-ci. Natacha Charline va certainement arriver par la mer, c'est ce que j'aurais fait et elle sera cueillie par la vedette de la police quand elle repartira. Nous avons tout prévu, enfin j'espère.

Nous attendons dans le plus simple appareil au centre de cette plage quand j'entends le bruit caractéristique d'un hélicoptère en approche. Je n'avais

pas prévu cette éventualité... Il va falloir que j'improvise. L'AC311A se met en position stationnaire au-dessus de nos têtes. Les pales font voler le sable qui tourbillonne et nous aveugle. Un filin descend doucement vers nous. Je reçois un autre SMS : « *Accrochez Jacquet avec le harnais* ». Je n'ai pas le choix si je veux avoir une chance de sauver Maud. J'estime que Natacha Charline hésitera à tuer ma femme car elle sait que je ferai tout pour la venger, comme elle le fait aujourd'hui. Ou alors elle me tuera également. C'est un risque à prendre. Une fois à notre hauteur, je demande à Jacquet d'enfiler le harnais, il refuse.

Du tranchant de la main, je lui assène un coup sur la nuque qui lui fait perdre immédiatement connaissance. Je le harnache et il commence déjà à monter. Je me sens impuissant à cet instant. Jacquet est remonté par deux hommes à l'intérieur du cockpit et l'hélico s'éloigne déjà... Je panique et tente d'appeler le numéro qui m'a adressé les SMS mais cela m'indique que le numéro n'est plus attribué. Désespérément, je cours nu sur la plage et m'affale sur le sable. J'ai perdu...

Adèle m'appelle.

– Taran ! Nous pistons l'hélico sur notre radar ! Rejoins-moi à la pointe de la Varde.

– J'arrive !

Je me relève, cours jusqu'à l'escalier, le gravis, m'habille et reprends mon véhicule. J'ai le souffle court qui me rappelle que la cigarette nuit à ma santé. Cinq minutes plus tard, (la pointe de La Varde est juste à côté de la plage du Nicet), je suis avec Adèle dans le camion de renseignement de la Gendarmerie. Camion dernier cri, qu'on peut considérer comme la version 2.0 de la camionnette « sous-marin » des années 80. A l'intérieur, il n'y a que des instruments de haute technologie permettant de suivre les déplacements d'une voiture, bateau, avion ou bien sûr hélicoptère. L'engin démarre pour suivre la destination de l'appareil.

– Il se dirige pour l'instant vers Cancale, m'informe Adèle.

Le camion de la Gendarmerie roule vite pour ne pas perdre contact avec l'hélico. Celui-ci a évidemment pris de l'avance mais il ne sera jamais à plus de dix minutes. Natacha Charline sait qu'il ne faut pas qu'elle vole trop longtemps, car elle imagine sûrement que je vais alerter rapidement les forces aériennes de la police pour la poursuivre. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que nous avions anticipé, même si l'hypothèse d'un bateau puissant, genre Go fast, était privilégiée.

– C'est vérifié, ils vont se poser sur l'héliport de la pointe du Grouin ! J'ai demandé à la brigade de Gendarmerie de Cancale de se tenir en position juste à côté, s'écrit Adèle.

J'ai l'espoir que nous allons les arrêter et que Maud sera saine et sauve, mais mon instinct est plus pessimiste.

Nous arrivons juste après l'atterrissage de l'hélicoptère. La Gendarmerie avait cerné le périmètre et évacué les quelques touristes. Trois hommes, mains en l'air, sortent de l'appareil sans opposer de résistance. Notre camion se stationne, je saute pour me rendre sur les lieux. Soudain, je vois une femme, un couteau de boucher placé sur la gorge de Jacquet, prête à le décapiter. Je suis à une vingtaine de mètres, elle sourit. Elle va le tuer comme les autres, c'est certain. Et puis, sa tête explose... La tête de Natacha Charline disparaît à jamais dans une gerbe de sang et de cervelle. Un sniper de la Gendarmerie a tiré pour sauver Jacquet qui, maculé du sang de sa tortionnaire, court dans ma direction en pleurant. Arrivé à ma hauteur, exténué, il me crache au visage.

J'ai l'IGPN^[22] sur le dos... Quant à Adèle, elle a été mise à pied le temps de l'enquête interne à la Gendarmerie. Nous sommes toujours sans nouvelle de Maud, Hugo et Arthur. Les hommes arrêtés ne savent rien. Ils ont été recrutés juste pour l'opération hélicoptère. Jacquet a porté plainte contre moi, on s'en serait douté. Mes états de service m'ont préservé du sort de ma collègue mais je suis pessimiste quant à mon avenir. J'ai à peine quelques heures pour retrouver ma famille... Une bonne nouvelle vient de l'état de santé des deux amoureux. Sorens et Marec vont s'en tirer. Ils roucoulent ensemble à l'hôpital en attendant que leurs blessures se soignent. Natacha Charline est morte mais elle n'était pas seule, j'en suis sûr. Elle avait un ou des complices.

Je suis à la maison de Colette, enfin ce qu'il en reste. Les cadavres des policiers ont été évacués. Giulia est chez une vraie baby-sitter, cette fois-ci. Il s'agit de Madame Chotard, ma voisine, rue de la Corne de Cerf dans la ville close. En apprenant la terrible nouvelle, elle a accepté de garder ma fille. J'ai décidé de me reposer une heure avant de repartir en chasse. Je n'ai plus de piste mais il faut que je cherche encore. Il y a certainement un détail qui m'a échappé. Je ne peux pas imaginer la mort de Maud et de mes amis.

J'ai dormi profondément pendant 1h30. Quand je me suis réveillé, j'ai pris un café, et je suis parti. J'ai décidé de reprendre la piste d'Hugo et d'Arthur. Je me suis souvenu que notre jeune stagiaire était hébergé à l'Hôtel Gambetta dans le quartier de Courtoisville. Je m'y rends pour vérifier s'il n'a pas laissé ou dit quelque chose à la tenancière des lieux.

Je me stationne devant un fleuriste juste en face de l'hôtel. Il est indiqué qu'il est complet, j'entre. Une femme blonde, la quarantaine, m'accueille avec le sourire.

– Bonjour Monsieur ! Je suis désolée l'hôtel est complet. Les anglais ont débarqué !

– Je ne cherche pas une chambre. Je suis le Commissaire Courteline. Pourrais-je voir la chambre d'Arthur Denieul ? C'est un jeune stagiaire de l'école de police à côté.

– Denieul, vous dites ? Oui je me souviens d'un jeune qui est venu, il y a quelques jours. Il avait réservé une chambre, mais il est parti dès le lendemain. Un jeune très discret, je l'ai à peine aperçu, je dois dire.

Stupeur et incompréhension.

Je téléphone immédiatement au brigadier Novak pour avoir plus d'informations sur Arthur. Après s'être renseignée et avoir téléphoné au directeur de l'école, elle m'informe qu'Arthur Denieul n'a jamais été élève à l'école de police de Saint-Malo. Les attestations qu'il nous a présentées sont donc des faux.

– Novak, tentez de me trouver des informations sur cet imposteur.

– Bien Commissaire !

Comment nous avons pu nous faire berner à ce point ! Je suis en colère contre moi et mes collègues. Arthur faisait équipe avec Natacha Charline,

j'en suis sûr maintenant. Je donne un coup de pied dans le pneu de ma DS et repars pour le commissariat. En arrivant, Novak m'informe qu'Arthur Denieul n'existe pas. Sa photo a été transmise à tous les commissariats de France ainsi qu'à la Gendarmerie pour identification. D'autre part, j'apprends qu'une patrouille de police aurait repéré la voiture d'Hugo, le jour de sa disparition.

Elle était garée dans le quartier de Saint-Ideuc, non loin du lieu-dit La Bonne Rencontre. Si l'instant n'était pas dramatique, j'aurais pu en rire. Je regarde google map pour me faire une idée de la situation. L'adresse n'a rien à voir avec celle de Gaudrier, celui-ci habitait Saint Servan. C'est un endroit qui n'est pas encore urbanisé, il y a des champs tout autour. Je n'ai plus rien à me mettre sous la dent. Je décide d'aller inspecter ce hameau.

– Novak ! Vous venez avec moi.

– Sur le terrain ?

– Oui Novak ! J'ai perdu toute mon équipe, vous avez une promotion. On emmène mon chien également.

Novak, au bord de l'explosion de joie, appelle Sharko d'une voix aiguë et me suit.

Le quartier de Saint-Ideuc est à vingt minutes du poste de police. J'ai laissé le brigadier conduire pendant que j'analyse le terrain. Il y a trois maisons dans ce lieu-dit. Elles sont construites comme un camp indien avec une petite place en son centre. Ce genre d'organisation était fréquente dans les années 50-60.

Cela favorisait l'interconnaissance et la solidarité entre les familles. Aujourd'hui, c'est le contraire. Plus vous êtes cachés des voisins, mieux c'est. Ce qui veut dire que si Hugo et Arthur Denieul sont venus ici, on peut imaginer et espérer que quelqu'un les a vus. Une fois arrivés, nous nous dirigeons vers la maison la plus proche. C'est une vieille dame qui nous ouvre :

– Bonjour Madame, excusez-nous de vous déranger. Je suis le commissaire Courteline et voici le brigadier Novak. Nous cherchons ces deux personnes

– je lui montre les photos d’Hugo et Arthur - Vous les auriez vues ?

La vieille regarde attentivement les photos, renifle bruyamment et fait non de la tête.

– Vous êtes sûre Madame ?

Elle crache juste à côté de mes chaussures et dit :

– J’vous dis que non ! Les étrangers, on les repère vite ici et j’ai rien vu depuis une semaine... A part vous.

Elle referme la porte sans attendre une éventuelle poursuite de notre entretien. Je regarde Novak interloquée, puis nous allons frapper à l’autre porte. Sharko reste dans nos jambes, en remuant la queue frénétiquement. Cette fois-ci, c’est une jeune femme qui nous ouvre. Je fais rapidement les présentations. Elle semble inquiète et, en passant un œil au-dessus de son épaule, je devine la raison. Une belle plante de cannabis trône sur un buffet.

– Vous les avez aperçus ?

– Heu... Non.. Y a jamais personne qui s’arrête ici...

– Vous êtes certaine ?

La jeune réfléchit et puis :

– Il y a bien la voiture de police qui est passée il y a deux jours. Elle s’est arrêtée là-bas. Il y a deux gars qui en sont sortis pour se diriger de l’autre côté.

– De l’autre côté ?

– Oui, vers les champs.

– Il y a un bâtiment ou quelque chose par là-bas ?

– Ben... Y a un vieux blockhaus, c’est tout.

– Merci Madame !

Novak a demandé des renforts. Deux patrouilles sont en route. En attendant, nous nous sommes positionnés non loin du bunker derrière une butte de terre envahie par les ronces. J'ai enfermé Sharko dans la voiture pour qu'il ne donne pas l'alerte. Je veux l'effet de surprise.

– Vous croyez qu'ils sont là, Commissaire ?

– Probable... Pourquoi seraient-ils venus ici ? Arthur Denieul a sans doute prétexté une piste ou a donné une fausse adresse à Hugo, trop confiant pour une fois.

– Qu'allons-nous faire ?

– On va entrer, Novak. Vous allez me couvrir pendant que je me dirigerai vers le bunker. Une fois que je serai à l'abri, vous me rejoindrez. Novak avale sa salive, prenant conscience du danger.

– Ça va aller Novak ?

D'une voix tremblante, elle me répond par l'affirmative.

– C'est parti !

– Mais Commissaire, on n'attend pas les renforts ?

– Nous n'avons pas le temps et je veux bénéficier de l'effet de surprise.

J'avance vers le bloc de béton, dans les hautes herbes, plié en deux. Derrière moi, Novak, Sig Sauer en main, transpire et souffle comme un taureau. Je n'observe aucun mouvement vers la cible. Je me colle à la façade noircie par le temps et les éléments, et fais signe à Novak de me rejoindre. A mi-parcours, une détonation retentit. Novak disparaît sous la végétation. Muni d'une lampe torche, je m'engage vers l'entrée du bunker et crie :

– POLICE !!!

Arthur Denieul a utilisé une meurtrière pour tirer sur ma collègue. Il ne m'avait pas vu et j'ai l'effet de surprise.

– Bouge pas petit !

Il ne m'écoute pas et disparaît dans une autre pièce en laissant tomber son arme.

J'avance prudemment. L'endroit est sombre et humide, le sol est jonché de gravats et détrit. Une balle de revolver ricoche à cinq centimètres de mon visage. Je reçois des éclats de béton dans les yeux. Instinctivement je porte ma main sur mes yeux et gueule comme une bête blessée. Mais un autre hurlement couvre ma douleur.

– ILS VONT CREVER, COMMISSAIRE !!!

Je ne réfléchis plus et suis mon instinct. J'entre, Sig Sauer en main, repère et éblouis Arthur Denieul, et tire... Il s'écroule dans l'obscurité. Je balaie de ma lampe torche la pièce et découvre mes deux collègues inconscients, ligotés, bâillonnés et drogués.

Epilogue

Arthur Denieul a survécu à ses blessures. Je lui ai tiré deux balles dans la jambe droite, je voulais qu'il parle. Il nous a avoué que Natacha Charline était sa mère. Illégitime, à sa naissance, elle l'a caché chez des amis qui l'ont élevé jusqu'à ce que son mari décède. Elle avait vécu sans parent, il pouvait le faire pendant quelques années.

Une fois riche, elle a repris son enfant qui avait 10 ans. Ils ont vécu ensemble avec la sombre idée de venger Fab. Elle a mis 10 ans à préparer son coup d'où les moyens mobilisés pour nous détruire. Nous avons retrouvé, dans la maison qu'elle avait louée à Saint-Malo, des fiches sur tous les membres de mon équipe. Ils savaient tout et ils n'ont finalement eu aucun mal à nous atteindre pour assouvir leur vengeance contre la bande des meurtriers, dont le chef était Caron à l'époque. L'effet déclencheur et le passage à l'acte semblent être la mort brutale de Charles Loroit. Natacha Charline et lui auraient eu une liaison récente.

Arthur Denieul a utilisé également ses compétences informatiques pour contrefaire les documents qui lui ont permis d'intégrer mon équipe en tant que stagiaire de police. Il participait à l'enquête et informait en temps réel sa mère de nos avancées. Ils avaient toujours une longueur d'avance sur nous.

Il était expert informatique et fin utilisateur du darknet. C'est lui qui a recruté les différents tueurs à gage sous le pseudonyme d'un personnage d'Arsène Lupin pour rendre hommage à Charles. Sa mère a payé très cher les recrues, et ils étaient légion à porter leur candidature. Arthur a dû tuer les deux assaillants de l'hôpital car ils menaçaient de tout dévoiler s'ils n'obtenaient pas plus d'argent. Il a été incarcéré à la prison de Vezin-le-Coquet, dotée d'une unité de soins, dans l'attente du procès.

Charles Loroit était dans le complot, mais sa profonde dépression chronique a eu raison de son engagement final. Il a préféré se suicider. C'est lui qui a été le témoin de la mort de Fabrice Bernot. Il lisait le roman d'Arsène Lupin, *l'Aiguille creuse*, quand Fab a été poussé à sauter dans le vide. C'est

lui qui a identifié les meurtriers. Il a tout raconté à ses amis et ils se sont promis de venger leur copain. Les frères Owen sont morts bêtement dans cet accident d'avion au Guatemala.

Ils auraient dû eux aussi participer à la vengeance.

Pour le mode opératoire, pendre et égorger les meurtriers de Fab, était une idée de Natacha. Sa relation compliquée avec les hommes générait chez elle une aversion, un dégoût de l'autre sexe, sauf pour ceux qu'elle aimait. Leur faire subir la mort d'un porc lui donnait du plaisir. Pour l'Aiguille plantée entre les yeux, c'est Charles Loroit qui le souhaitait comme un symbole.

Natacha Charline et Arthur étaient deux êtres hors de ce monde, sans amour, sans pitié, et remplis de haine contre l'humanité. Ils étaient devenus des monstres. Ils n'ont pas hésité à tuer et à faire tuer de nombreuses personnes pour arriver à leurs fins et ils ont presque réussi... Damien Jacquet est le seul survivant de cette tuerie. Il a porté plainte contre moi, et j'ai été relevé de mes fonctions, le temps de l'enquête interne de l'IGPN. Je vais pouvoir me reposer et profiter de la vie. J'ai failli perdre ma famille, j'ai failli mourir, j'ai failli oublier d'être heureux...

Maud et Hugo étaient choqués, déshydratés et complètement dans les vapes sous l'effet de la drogue. Ils ont été conduits comme moi, à l'hôpital Broussais pour des soins et des examens. Quant à Novak, elle s'est foulée le poignet en plongeant dans l'herbe quand Denieul a tiré. Heureusement pour elle, il est très mauvais tireur. C'est pour cela d'ailleurs que je n'ai eu aucun mal à l'arrêter. Les éclats de béton m'ont abîmé l'œil gauche et cela a nécessité une intervention chirurgicale sous anesthésie générale.

Je me réveille à peine. Quand j'ouvre les yeux, je constate que le gauche est obstrué par un pansement. J'ai soif mais je n'ai pas d'eau à proximité. J'entends frapper. J'arrive à dire faiblement :

– Oui...

Et d'un œil, je vois entrer une flaupée d'éclopés : Sorens est en fauteuil roulant tandis qu'Erwan est avec des béquilles. Maud et Hugo sont blancs comme des linges, mais tous sont souriants.

– Salut chef ! disent-ils en chœur.

Maud s’approche du lit et m’embrasse tendrement.

– Bonjour mon beau pirate...

Je souris, heureux de voir mes amis vivants, je pense aussi à Adèle qui a payé le prix cher. Dehors la tempête gronde...

FIN

Remerciements

Je remercie mes fidèles correctrices, Morgane, Fabienne, Jocelyne, Catherine et Carole. Sans elles, ce roman ne vaudrait pas grand-chose ! Ce sont aussi de formidables scénaristes et elles n'hésitent pas à me faire changer le cours de l'histoire pour plus de suspense.

Je remercie un nouveau venu dans cette aventure, Ludovic Metzker. Auteur de talent, il réalise aussi cette superbe couverture. Nous avons déjà d'autres projets ensemble !

Une pensée pour Francis...

OceanofPDF.com

[1](#)
[2](#)
[3](#)
[4](#)
[5](#)
[6](#)
[7](#)
[8](#)
[9](#)
[10](#)
[11](#)
[12](#)
[13](#)
[14](#)
[15](#)
[16](#)
[17](#)
[18](#)
[19](#)
[20](#)
[21](#)
[22](#)
[23](#)
[24](#)
[25](#)
[26](#)
[27](#)
[28](#)
[29](#)
[30](#)
[31](#)
[32](#)
[33](#)
[34](#)
[35](#)

[36](#)

[37](#)

[38](#)

[39](#)

[40](#)

[41](#)

[42](#)

[43](#)

[44](#)

[45](#)

[46](#)

[47](#)

[48](#)

[49](#)

[50](#)

[51](#)

[52](#)

[53](#)

[54](#)

[55](#)

[56](#)

[57](#)

[58](#)

[Epilogue](#)

[Remerciements](#)

[1] Lire Taran BUNKER – 2020.

[2] Police Technique Scientifique

[3] Fichier automatisé des empreintes digitales.

[4] Le syndrome de Diogène est un trouble comportemental associant une tendance à l'accumulation d'objet et une négligence corporelle et domestique.

[5] L'hôtel Gambetta existe et vous serez très bien accueillis par Sylvie, une fidèle du Commissaire Taran !

[6] L'expression « Bœuf carotte » désigne le service de l'IGPN – Inspection Générale de la Police Nationale.

[7] Lire Taran, BUNKER

[8] Police technique Scientifique

[9] Adèle Laïka est brigadier à la Gendarmerie de Dinard. Taran et elle se sont connus en Bourgogne au cours de l'affaire des meurtres de jeunes de la bourgeoisie malouine (Lire Taran FACE B).

[10] En hommage à Patrick pour sa femme Tsuma.

[11] RAID – Recherche, assistance, Intervention, dissuasion – a été créé en 1985 pour lutte contre le grand banditisme, le terrorisme et la criminalité organisée.

[12] Taran, Ombres de mer – 2021.

[13] Petit sentier tracé en général par le passage répété des animaux.

[14] Sentier littoral.

[15] Acropol est le système de communication radio de la police nationale depuis 1994.

[16] Taran FACE B – 2020.

[17] Colette quand elle parle de Roz ven et de la plage de la Touesse.

[18] Repérer.

[19] L'île des Rimains au large de Cancale fût le théâtre sanglant d'un assaut coordonné entre la Gendarmerie et la police contre le terrible criminel Etienne Jeanval. A lire dans Taran Ombres de mer, 2021.

[20] Police Technique Scientifique.

[21] L'Organisation internationale de police criminelle, communément abrégée en Interpol, est une organisation internationale créée le 7 septembre 1923 dans le but de promouvoir la coopération policière internationale.

[22] Inspection Générale de la Police Nationale.